

U 282 A



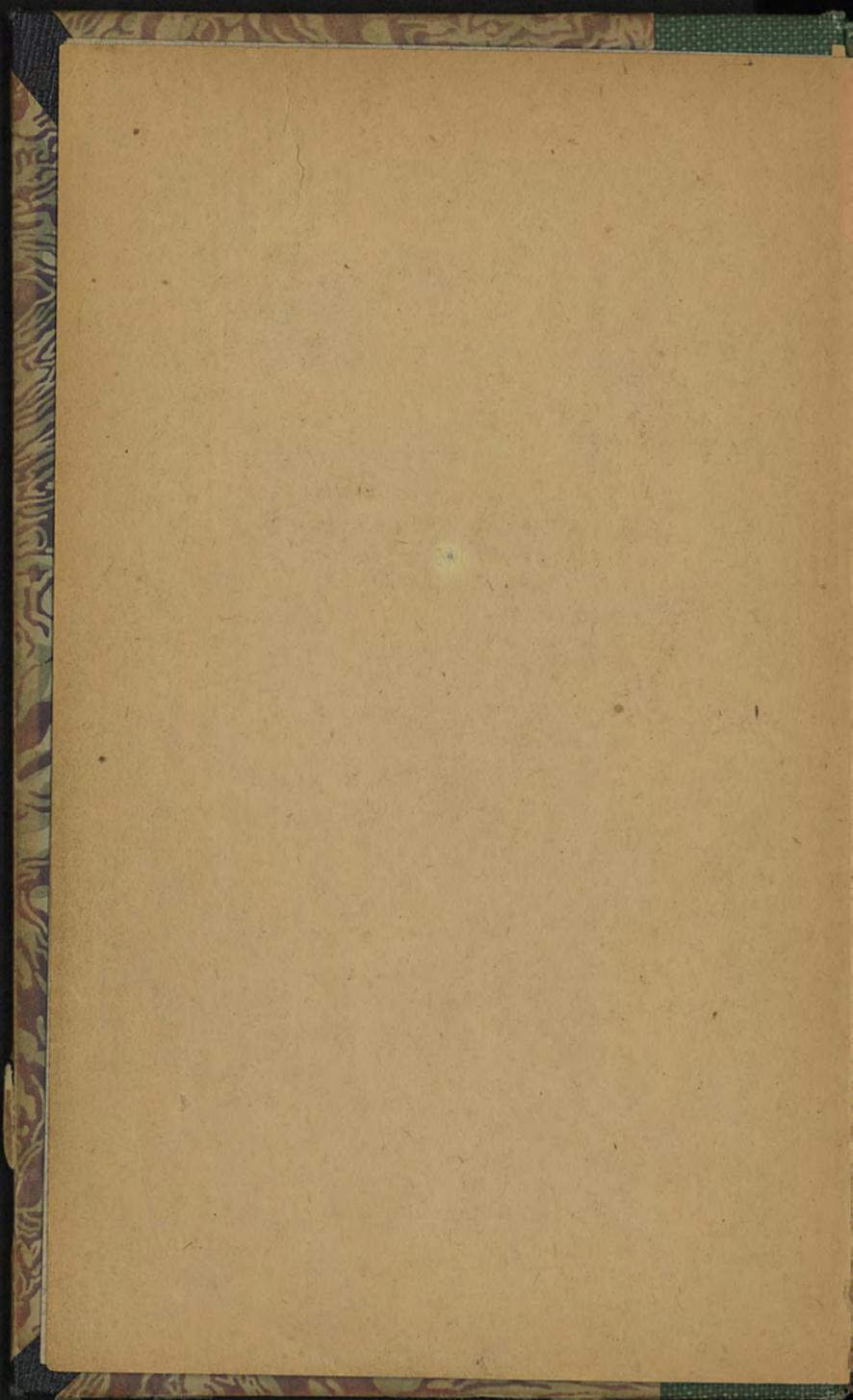
A. COTOS
RELIEUR - DOREUR
119, rue Chauve-Souris
LIÈGE - Tél. 52.55.84
Soudure BROCAREL

31.6.1

28 III 1945

27224 A.

ERASME



CE LIVRE, LE NEUVIEME DE LA COLLECTION
« LE BALANCIER », DIRIGEE PAR JEAN DE
BEUCKEN, A ETE ACHEVE D'IMPRIMER LE
15 JANVIER 1945 POUR LES EDITIONS LIBRIS
SUR LES PRESSES DE « SOBELI » A BRUXELLES.

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE,
SUR VERGE PUR FIL, CENT EXEM-
PLAIRES NUMERO ES DE I A 100,
QUATRE EXEMPLAIRES, HORS COM-
MERCE, NUMEROTES DE I A IV;
ET DEUX EXEMPLAIRES
LETTRES A ET B.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
Copyright by Editions Libris 1944.*

DU MEME AUTEUR :

La vie d'Euripide (N. R. F.).

Eschyle (Rieder).

La tradition des comiques anciens en France jusqu'à Molière (Droz).

Thomas More (Renaissance du Livre).

Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'antiquité classique (Droz).

Péricles (N. R. F. Prix quinquennal de la critique 1942).

Légendes et cultes de héros dans la Grèce ancienne (Leroux).

Le voyage en Belgique de Monetarius (1495) en coll. avec Paule Ciselet (Lebègue).

Guichardin, la description de tous les Pays-Bas, pages choisies, en coll. avec Paule Ciselet (Lebègue).

Images de Grèce (Libris).

Editions : *L'Utopie de Thomas More* (Droz).

Douze lettres d'Erasmus, en collaboration avec Roland Crahay (Droz).

Sous presse : *Œdipe ou la légende du Conquérant* (Droz).

27.224-A.

MARIE DELCOURT

ERASME



ÉDITIONS LIBRIS
Collection "LE BALANCIER"
Rue du Prince Royal, 102
BRUXELLES



A
Léon-Ernest et Denise
HALKIN-DAUDE
en gage d'une amitié fortifiée
par l'épreuve.

INTRODUCTION

Il existe assez d'ouvrages d'ensemble sur Erasme. Le meilleur est certainement celui de J. Huizinga, *Erasmus*, Haarlem, 1924, traduit en anglais dans la collection *Great Hollanders* et en allemand à Bâle (1928). Ce qu'il nous faut actuellement, ce ne sont plus des généralités, mais de bonnes études qui, éclairant avec exactitude certains points particuliers, finissent par sortir de l'ombre la figure multiple et complexe de l'humaniste. Tels sont les ouvrages qu'Augustin Renaudet a consacrés à *Erasme, sa pensée religieuse et son action* pour la période 1518-1521 (Paris, 1926), puis à la « période bâloise », de 1521 à 1529 (*Etudes érasmienne*s, Paris, Droz, 1938).

Les cinq chapitres ici réunis sont plus mo-

INTRODUCTION

destes (1). Le premier est une simple chronologie sur laquelle le lecteur pourra reporter les événements narrés dans les études suivantes. Le second retrace l'histoire des *Colloques*, où s'inscrivent trente-cinq années de la vie d'Erasme. Il semblera peut-être que le chapitre III est consacré à un thème rebattu, mais l'amitié de More et d'Erasme n'a été esquissée jusqu'ici que dans sa première partie, celle qui va jusqu'à la rupture protestante. Pour la période postérieure, leurs rapports n'ont jamais été étudiés de près. C'est alors cependant qu'ils ont le plus de complexité et d'intérêt.

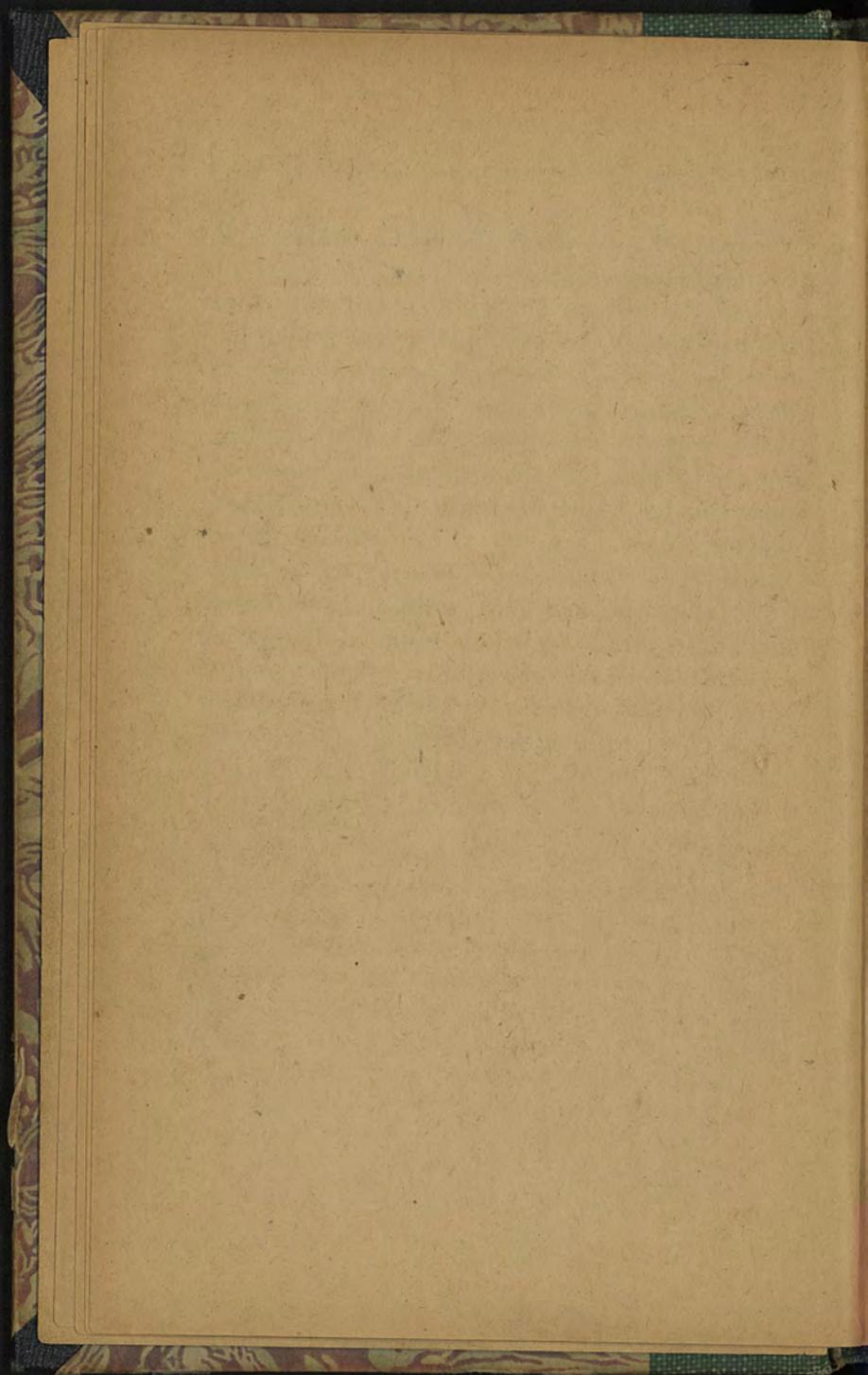
Enfin, on trouvera dans le chapitre IV des textes choisis pour circonscrire une définition de la « morale humaniste », opposée à la

(1) Ils ont pour origine des articles qui ont été remaniés ou des recherches qui ont été remises à jour et allégées d'un appareil scientifique un peu encombrant. Chapitre I : lecture faite à l'I. N. R. pour le quatrième centenaire de la mort d'Erasme, le 11 juillet 1936. Chapitre III, *Bulletin Budé*, janvier 1936. Chapitre IV, *Terre Wallonne*, décembre 1937. Chapitre V, *les Beaux-Arts*, 26 juin 1936. Le chapitre II est inédit. — Nous remercions M. Van Damme, conservateur du Musée Erasme, qui a bien voulu contribuer à l'illustration du présent volume, Jean Hoyoux et Emilie Gobiet, qui ont revu le manuscrit et les épreuves.

INTRODUCTION

« morale chevaleresque » de la guerre et de la politique.

J'ai multiplié les citations, car Erasme, qui est célèbre, est fort peu lu. Presque toutes sont empruntées aux lettres et, bien entendu, traduites en français. Comme il s'agit de gagner des lecteurs à cette correspondance d'un intérêt prodigieux, je renvoie en note à l'admirable ouvrage de M. et M^{me} Allen, l'*Opus Epistolarum Erasmi*, commencé en 1906 et encore inachevé (le neuvième volume va jusqu'en 1532), désigné par l'abréviation *Allen*, suivie du chiffre du tome et du numéro d'ordre de la lettre. Le latin d'Erasme est facile; souhaitons que plus d'un lecteur aille chercher dans ses lettres ce que nous cherchons et trouvons dans celles de M^{me} de Sévigné, de Voltaire : le contact avec une personnalité, l'une des plus attachantes qui fût jamais.



I. — ESQUISSE D'UNE BIOGRAPHIE

Il naît à Rotterdam probablement en 1466, c'est-à-dire qu'il a douze ans de plus que Thomas More, dix-sept ans de plus que Luther; Rabelais est son cadet de tout une génération. Il est fils naturel, ce que ses ennemis lui reprocheront lourdement. De ses parents, nous ne connaissons que des prénoms : Marguerite, Gérard. Son père semble avoir été prêtre, ou au moins clerc; on sait quel était le relâchement des mœurs ecclésiastiques à la fin du XV^e siècle. Ce qui est sûr, c'est que ce père était lettré et s'occupa de l'éducation de ses deux fils, car Erasme avait un frère aîné, nommé Pierre. Marguerite et Gérard moururent tous deux pendant la peste de 1483 et les deux orphelins furent élevés par des oncles qui, n'ayant qu'une idée, laquelle était de se débarrasser d'une tutelle encombrante, proposèrent à leurs pupilles d'entrer dans les ordres,

ce qu'ils firent. L'aîné devint novice à Sion, le cadet à Steyn, chez les chanoines de Saint-Augustin.

Erasmus entra certainement au couvent plus librement qu'il ne l'a dit. Il avait vingt-deux ans quand il prononça ses derniers vœux et vingt-six quand il fut ordonné prêtre. Tout donne à penser qu'il accepta volontiers la proposition de ses tuteurs; le cloître était le seul endroit où un adolescent dénué de fortune et de goût pour les métiers manuels pût vivre tranquillement en se consacrant aux études. Les regrets lui vinrent plus tard, quand il eut goûté à la liberté. Et il transporta dans ses années de jeunesse le dégoût rétrospectif que lui inspirèrent ses souvenirs de Steyn. Au surplus, il est bien certain que la vocation monastique lui faisait défaut.

Cela ne veut pas dire qu'il était incroyant, ni qu'il manquait de piété. Nullement. Il avait fait ce que nous appellerions aujourd'hui ses études primaires chez les Frères de la Vie commune, à Deventer. De toutes les communautés des Pays-Bas, c'était peut-être celle où la vie religieuse était la plus profonde et la plus pure. Les Frères de la Vie commune avaient été réformés, un siècle auparavant, par Gérard Groote, ami de Ruysbroeck l'Admirable. C'est d'une de leurs maisons qu'est sortie l'*Imitation de Jésus-Christ*. Erasmus reçut d'eux les leçons d'une piété tout intérieure, assez indifférente aux pratiques, complètement détachée de la sco-

lastique. A ces éléments d'origine mystique, Erasme ajoutera son apport personnel : le retour à l'Evangile, aux Pères de l'Eglise primitive, en un mot, l'érudition appliquée aux origines du christianisme, la piété revigorée par le contact avec ses sources les plus hautes et les plus pures. La vie de couvent aurait pu lui convenir, dans la mesure où elle aurait permis à cet infatigable liseur de travailler en paix, mais jamais il ne put supporter le lever matinal, le jeûne, l'inconfort. Il faut dire qu'il avait une santé délicate et qu'il souffrit dès sa jeunesse de la goutte et de la pierre. Sa vie monacale dura cinq ans (1487-1492) après quoi il se libéra peu à peu, jusqu'à obtenir finalement de Léon X, en 1516, l'autorisation de ne plus porter l'habit de l'ordre. Et toute sa vie il mena campagne pour la sincérité des vocations religieuses, demandant que les vœux fussent prononcés tard et en pleine connaissance de cause. On sait qu'il fut entendu et que cet article de son programme fit partie de la réforme catholique du XVI^e siècle.

Erasme ordonné prêtre le 25 avril 1492 trouve dans le courant de l'année suivante l'occasion de quitter le couvent. L'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, le choisit comme secrétaire, Erasme devra surtout assister le prélat dans le voyage que celui-ci se propose de faire en Italie où il pense obtenir le chapeau de cardinal. Mais Rome déçoit

les espérances de Henri de Berghes et il ne promène son secrétaire que dans quelques villes des Pays-Bas, Bergen-op-Zoom, Halsteren, Bruxelles, Cambrai; à Bergen, Erasme devient l'ami intime de Jacques Batt, secrétaire municipal de la ville et homme de confiance de la marquise de Veere. Après trois ans de cette vie, Erasme demande à l'évêque la permission d'aller à Paris pour acquérir ses grades universitaires. Le prélat le laisse partir avec promesse d'une bourse annuelle.

A Paris, où il arrive à la fin de l'été de 1495, une épreuve l'attend. Il est obligé de se loger sur la montagne Sainte-Geneviève, au collège de Montaigu. Il y règne un ascétisme terrible, dont le délicat Erasme souffre indiciblement. Il se vengera plus tard, en immortalisant le « Collège des poux », où l'on endure la faim, la soif, la saleté, le manque de sommeil, où tout, dit-il, est aigu : les esprits, certes, mais surtout les dents des malheureux élèves. Au surplus, il ne perdait pas son temps, travaillait, lisait, dévorait tous les manuscrits qu'il pouvait consulter et les livres qui sortaient des presses.

A la fin de l'année 1498, il quitte le collège de Montaigu et mène une existence besogneuse, donne pour vivre des leçons particulières. Pour l'amour des études, Erasme accepte ainsi à plus de trente ans une vie dure et incertaine qu'un étudiant de vingt trouverait pénible actuellement.

En juin 1499 arrive dans la vie d'Erasmus l'événement central, qui lui donnera d'un seul coup tout le bonheur qu'il doit connaître en ce monde. Un de ses élèves l'emmène en Angleterre. C'est là qu'il rencontre le futur Henri VIII, alors un enfant brillant et doué : c'est là qu'il connaît celui qui sera son meilleur, son plus tendre ami, Thomas More, futur chancelier d'Angleterre; c'est là que, pour la première fois, il est reçu, fêté, compris, traité autrement que comme un vieil étudiant miséreux. C'est en Angleterre aussi qu'il rencontre John Colet, prêtre savant et pieux, avec lequel lui et Thomas More mettent au point leur grand projet de réforme religieuse : la résurrection de la piété par le retour à la Bible et aux Pères de l'Eglise. Il apprend le grec; il s'initie à l'hébreu dont il n'eut jamais, du reste, qu'une connaissance imparfaite.

Mais ce séjour en Angleterre ne dure pas. Erasmus rentre à Paris pour y connaître une misère affreuse. Pendant plusieurs années, il vivra d'expédients. Puis brusquement la chance tourne et le vent pour lui se met à souffler en poupe. En 1506, il a l'occasion de partir enfin pour l'Italie, toujours comme précepteur. Il lit, il écrit, passe quelques mois à Venise chez Alde Manuce, le grand imprimeur et travaille lui-même à l'impression de ses *Adages*. Les humanistes de ce temps se faisaient volontiers typographes : l'Anversois Pierre Gilles travailla à

Louvain chez Thierry Martens. Plus tard, Etienne Dolet et François Rabelais furent ouvriers chez Gryphius, à Lyon. Erasme passa près de trois ans en Italie. Il ne nous parle pas des beautés des villes, — Rome, du reste, était à cette époque livrée aux démolisseurs du Bramante, — mais, en revanche, il gémit beaucoup de la pauvreté de la chère, des repas trop brefs, du rôle des poissons et des coquillages dans les menus, de la mauvaise qualité du vin. Ce n'est pas qu'il fût goinfre, mais il aimait les plats bien préparés et il prétendait soigner sa goutte par des œufs battus dans du bourgogne. Le séjour en Angleterre, où le confort était une solide réalité, lui convenait mieux qu'aucun autre.

En 1509, nous le retrouvons chez son cher Thomas More; dans un accès de gaieté, d'euphorie, de jeunesse, il écrit l'*Eloge de la Folie*. Et il enseigne le grec à Cambridge. Il prépare deux œuvres considérables, l'édition de Saint Jérôme et celle du *Nouveau Testament*, qui paraîtront tous deux en 1516.

Ce sont les plus belles années de sa vie. Il correspond avec les savants et les souverains de l'Europe entière. Il dédie un livre au pape Léon X, un autre à l'empereur Charles-Quint, un autre à la reine d'Angleterre. Il fait en Alsace un voyage triomphal. En 1521 il va s'établir à Bâle où le grand imprimeur Froben éditera ses œuvres. Il y est parfaitement heureux, car là tout le monde sait, non seulement

le latin et le grec, mais même l'hébreu, affirme-t-il dans un accès d'enthousiasme. Il y demeure près de huit ans et reviendra y mourir après un séjour à Fribourg où il se réfugia pour fuir la dictature d'Ecolampade.

C'est la période européenne de la vie d'Erasmus. Il a pu renoncer à l'enseignement qu'il n'a jamais aimé; ses livres lui rapportent beaucoup d'argent; il est en relation avec tous les grands de son temps, lui-même étant devenu une puissance en Europe. Nous pouvons nous le représenter passant ses journées dans l'attitude que trois peintres ont fixée, Quentin Metsys, Holbein, Dürer. Ils l'ont connu à des époques différentes de sa vie, mais toujours identique à lui-même : la tête frileusement enveloppée d'un épais bonnet, les belles mains fines et infatigables tenant précieusement la plume et l'écri-toire, les yeux fixés sur la page blanche, des livres tout autour de lui. Ainsi Erasmus vit à Anderlecht, à Louvain, à Bâle, à Fribourg. Le cadre seul change et le lecteur en méditation est sensible au cadre, au moins d'une façon négative : pourvu que le silence règne, tout est bien.

Mais la paix d'un jardin, fût-il aussi calme que celui de la maison du Cygne à Anderlecht, ne suffit pas à donner la paix de l'esprit et du cœur. La quiétude, la joie, l'allégresse, tout cela est refusé à Erasmus à partir du moment où Luther divise en

deux l'Eglise chrétienne. Luther connaissait les travaux d'Erasme et les admirait. Il y reconnaissait certaines de ses propres tendances. Mais lorsqu'il tenta d'associer Erasme à la rupture avec Rome, Erasme se déroba. Lui aussi voulait une réforme, mais il la voulait à l'intérieur de l'Eglise catholique. Il n'avait aucun goût pour la polémique, pour la bataille sous quelque forme que ce fût. L'orage se déchaîne autour de lui. Du côté protestant, du côté catholique, on essaie de l'attirer, on le somme de prendre parti; on l'injurie, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise. De part et d'autre on le trouve tiède. Il ne l'était certainement pas, mais la lutte n'était nullement son affaire. Les papes Léon X et Adrien VI l'invitent à écrire contre Luther, puis le pressent, puis s'impatientent. Il quitte Louvain pour Bâle, espérant qu'il y sera plus tranquille, qu'on le laissera travailler et penser à son aise. Peine perdue : des lettres impérieuses le suivent partout, le somment d'intervenir. Il s'y résigne enfin, en 1524 : Luther, qu'il attaque, l'accable d'une colère furieuse; les catholiques, qu'il défend, estiment qu'il a tardé trop longtemps et que son œuvre est inefficace.

Il lui faudra survivre douze ans encore, abreuvé de tristesses et de dégoûts. En 1526, la Faculté de théologie de Paris condamnait les *Colloques*; en 1529, Louis de Berquin, qui en avait traduit des

passages, est condamné par le Parlement de Paris et brûlé vif (1). En 1530, la lecture en est interdite dans les écoles de Liège. Le vieil Erasme assiste de loin, impuissant, au début du drame anglican, dont il connaît personnellement tous les personnages : Thomas More est décapité, et aussi John Fisher, un autre de ses amis. Au milieu de tous ces deuils, de toutes ces haines, un seul appui reste acquis au vieil humaniste, celui de la papauté. Après Adrien VI qui avait été son collègue à Louvain — on sait qu'Adrien d'Utrecht, ancien précepteur de Charles-Quint, est le dernier pape non-italien — Paul III le soutient de toutes ses forces, contre vents et marées et, en 1535, il est sur le point de lui envoyer le chapeau de cardinal. Mais Erasme est épuisé et mourant. Il s'éteint presque sans agonie à Bâle, dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536. Il avait légué ses biens aux pauvres. Les étudiants de l'Université portèrent eux-mêmes son cercueil à la cathédrale, où sa pierre tombale est encore en place aujourd'hui.

Tout est paradoxe dans cette vie étrange. Cet enfant sans nom, fils de toutes petites gens, est le plus raffiné des aristocrates. Il a des goûts et des

(1) Voir p. 56.

manières de grand seigneur et l'on peut dire qu'il s'est complètement réalisé le jour où il s'est trouvé en fait le prince, l'arbitre de toute l'Europe savante. Il l'a été avec un naturel parfait, avec le naturel du roi prenant la couronne qui lui est promise depuis son enfance.

Il n'a point de famille; c'est à peine s'il a une langue maternelle : son néerlandais natal, il l'a presque oublié à force de parler exclusivement le latin. En tout cas, il serait incapable de s'en servir dans une discussion un peu abstraite. On raconte qu'en mourant il dit « Lieve God » comme sa mère ou sa grand-mère lui avaient appris à dire lorsqu'il était petit. Personne n'a moins que lui ce que nous appellerions aujourd'hui des racines. Ou, plus exactement, le terrain où il s'enracine et qui nourrit cette plante singulière, ce n'est pas tel ou tel pays, c'est l'Europe. Erasme est peut-être le plus parfait type d'Européen qui ait jamais existé : chaque contrée du continent a contribué pour sa part à sa formation.

Il n'est citoyen de nulle part. Rien ne lui est plus étranger que l'idée de prestige national. La guerre est pour lui une folie et rien d'autre qu'une folie. Défendre son pays? Pourquoi? Qu'est-ce que cela veut dire : Il faut servir Dieu et relire l'Évangile où il est dit : Celui qui tue par l'épée périra par l'épée, L'Europe des années 1500, divisée, tiraillée

par des guerres continuelles, a pour fils spirituel un pacifiste intégral.

Cet homme qui a passé toute sa vie à prêcher le retour à la tradition, le retour aux sources, la connaissance exacte des origines, se trouve être le penseur le plus révolutionnaire de son temps. Sa critique a tout ébranlé; il a dit aux rois les plus dures vérités. Tolstoï ne l'a probablement pas connu : s'il l'avait fait, il aurait trouvé chez ce précurseur quantité d'idées qui lui étaient chères. Il est impossible de lire vingt lignes d'Erasme sans être saisi par la nouveauté, la hardiesse, la générosité de tout ce qu'on y découvre.

Mais le lit-on encore? Voici le dernier des paradoxes de son histoire : il a écrit en latin, ce qui lui a permis d'être lu, compris, goûté immédiatement dans toute l'Europe lettrée de son temps. Rien ne peut plus nous donner actuellement la notion d'une pareille gloire, car de nos jours la célébrité n'est plus simultanée, ni contemporaine de l'auteur. Goethe fut connu en France surtout après sa mort, Victor Hugo n'a pas été traduit aussitôt dans toutes les langues. Erasme écrivait un latin charmant, nourri des textes anciens, mais imprégné de vie contemporaine. Il crut avoir travaillé à la renaissance de la pensée moderne exprimée en latin. Sur ce point, il se trompa totalement. De son vivant même, il voit autour de lui les humanistes aban-

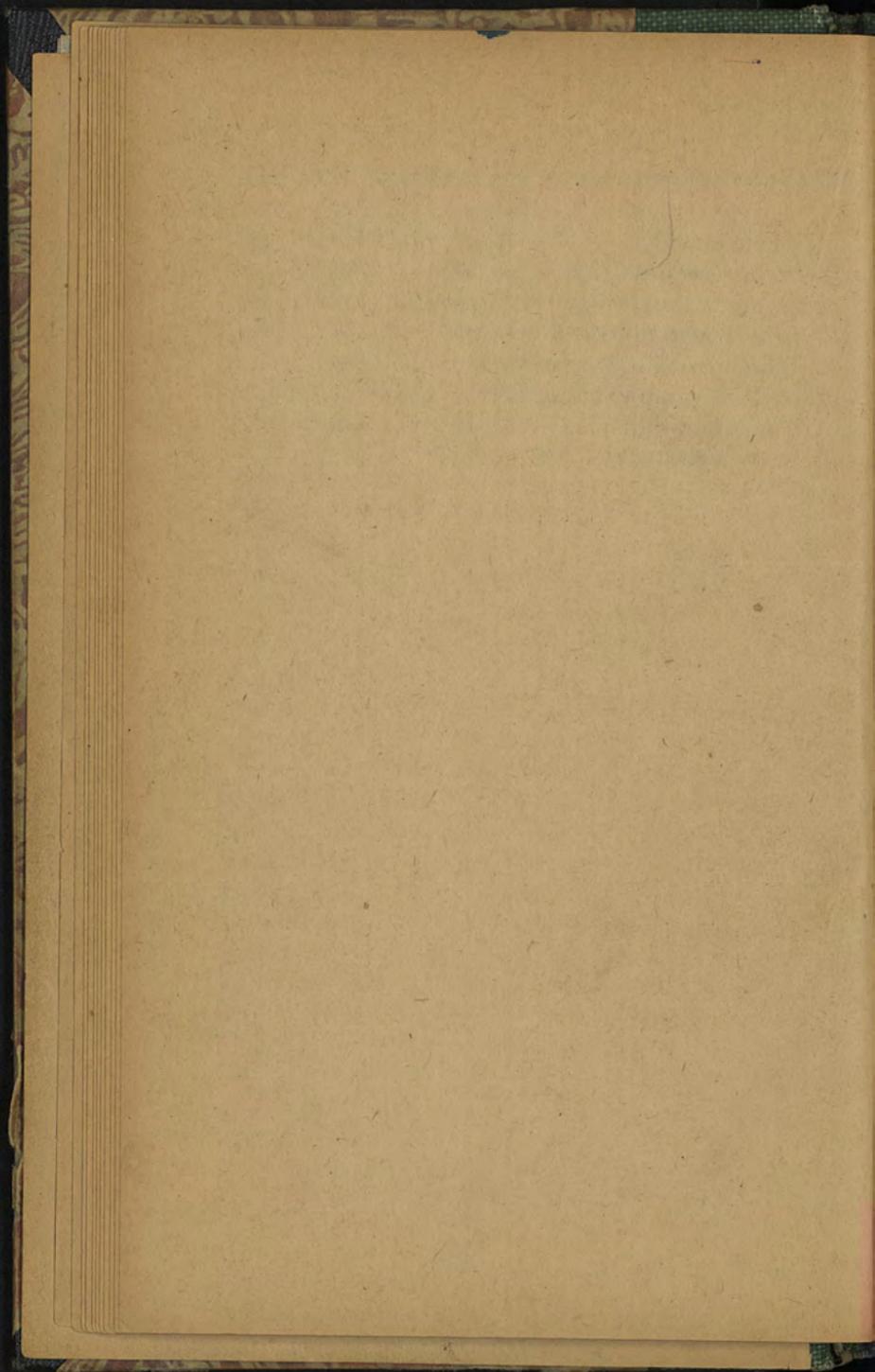
donner le latin et se servir de la langue populaire. L'Europe cesse d'être une réalité. Les grandes nations développent chacune leur parler, qui, de vulgaire qu'il était, s'adapte à toutes les nécessités de la pensée. Erasme, sans le vouloir, a travaillé à cette évolution : il fait appel aux simples gens de bon sens; par-dessus la tête des faux savants, il s'adresse à la raison du peuple. Mais le peuple va exiger qu'on lui parle sa langue maternelle, qu'on renonce au parler savant. Et les humanistes répondront à ce vœu. Tyndale et Luther traduiront la Bible; Thomas More écrira en anglais, Luther en allemand, Rabelais en français. Erasme a commencé l'évolution qui devait faire de son œuvre une œuvre inaccessible.

Peu à peu, on cesse de lire ses œuvres dans le texte. On traduit ce qu'il a écrit de plus léger : les *Colloques*, la *Folie*. Dix lourds in-folios restent fermés au grand public. Le latin est une langue morte. Comme Thomas More fut un des créateurs de la prose anglaise, Erasme aurait pu être le créateur de la prose néerlandaise. Mais ce fils du peuple avait des goûts de grand seigneur et il a écrit dans la langue des doctes.

Voilà pourquoi il est aujourd'hui moins un grand auteur qu'une grande figure. On aborde son œuvre avec beaucoup de difficulté, mais on lit et relit sa biographie, l'étonnante carrière de ce moine qui

ERASME

ne pouvait supporter le poisson, de ce bâtard qui fut traité somptueusement par des rois et des empereurs, de ce satiriste qui faillit mourir cardinal, de ce petit bourgeois de Rotterdam qui fut l'un des meilleurs écrivains en langue latine, de cet homme multiple et complexe qui écrivit l'*Eloge de la Folie* et qui donna aux presses la première édition du *Nouveau Testament*.



II. — HISTOIRE D'UN LIVRE.

LES COLLOQUES.

Avec l'*Eloge de la Folie*, plus célèbre, mais qui ne les vaut pas, les *Colloques* sont un des grands succès de librairie du XVI^e siècle. L'*Eloge de la Folie*, écrit d'un seul jet, cent fois republié et traduit sans modifications, n'a pas d'histoire. Les *Colloques* en ont une. Pendant dix ans et à travers cinquante réimpressions, on voit le livre gagner en importance et en signification. En suivre les progrès, c'est retracer la courbe que décrit la pensée d'Erasmus pendant toute cette période, celle qui suit immédiatement la rupture protestante. Et, lorsque pour la première fois, en novembre 1518, le grand éditeur Jean Froben imprima à Bâle un mince cahier de 80 feuillets qui est la première révélation des *Colloques* au monde des lecteurs, l'ouvrage avait déjà derrière lui un passé de plus de vingt ans.

* * *

Erasme fit trois séjours à Paris entre 1496 et 1498. Dès le second, c'est-à-dire à l'automne de 1496, il préféra ne plus demander l'hospitalité du collège de Montaigu où il s'était trouvé fort mal et il essaya de gagner sa vie par ses propres moyens. Il lui fallait donc enseigner ce qu'il savait le mieux et c'était le latin. Mais il détestait faire des leçons, à quelque degré d'avancement que fussent ses élèves. Ecrire lui plaisait bien davantage. Il rédigea donc des formules que les écoliers devaient apprendre par cœur jusqu'à ce qu'ils fussent capables d'employer avec aisance les expressions et les tours qu'elles contenaient. Mon ami Jean Hoyoux a retrouvé dans la correspondance d'Erasme à cette époque des exercices de synonymie dont les biographes ont eu le tort de prendre le contenu au sérieux alors que ce sont simplement des gammes à l'usage de latinistes débutants. Hoyoux se demande même, avec quelque raison, si les leçons données par Erasme ont jamais consisté en autre chose qu'en devoirs écrits dont le professeur envoyait le canevas, se souciant vraisemblablement assez peu de corriger minutieusement les travaux des disciples. L'humaniste n'était point pédagogue et, reconnaissons-le, il avait mieux à faire qu'à corriger les solécismes de ces petits grimauds (1).

(1) *Les moyens de subsistance d'Erasme*, Bibliothèque d'humanisme et renaissance, Paris, 1944.

Toujours est-il que les canevas d'entretiens qu'il avait composés circulèrent bientôt dans Paris, parmi les hommes qui s'occupaient d'enseigner à des jeunes gens un latin correct et abondant. Une copie parmi d'autres parvint entre les mains d'un professeur nommé Augustin Caminade qui enseignait des jeunes Zélandais. Ce Caminade utilisa le texte et y introduisit des modifications qui, plus tard, déplurent vivement à Erasme.

Cependant, celui-ci avait quitté Paris et renoncé pour toujours — il est permis de croire que ce fut avec un soupir de soulagement, — à la tâche ingrate de montrer le rudiment à des enfants distraits. Il avait probablement oublié les *Formules d'entretiens familiers* écrites au temps de sa besogneuse jeunesse quand, en 1518, son ami Beatus Rhenanus, l'humaniste de Sélestat, rencontra par hasard un jeune Liégeois, Lambert de Hollogne, qui se trouvait avoir gardé copie des exercices érasmiens. Beatus remit le texte à Froben qui l'imprima sans avoir demandé l'avis d'Erasme. Celui-ci, à ce moment, était à Louvain, très malade. Au surplus, les usages du temps autorisaient parfaitement ces méthodes qui, aujourd'hui, nous sembleraient fort incorrectes.

La mince brochure publiée par Froben ne contient que des phrases sans intérêt; comment on salue, aborde ou prend congé. Le thème est mince

et les variations grammaticales le recouvrent sans cesse, au point que certaines répliques sont répétées deux ou trois fois sous une forme différente. Cependant, un fugitif éclair de malice les traverse parfois. Au fil de la conversation se lisent par transparence les goûts et les antipathies de l'auteur : il tient à la propreté et à la qualité; il apprécie la bonne chère, le bon vin, les beaux fruits, un beau jardin. A deux ou trois reprises, son latin brave l'honnêteté et la révérence que nous estimons dues aux enfants : au XVI^e siècle, on était plus soucieux d'orthodoxie que de pudeur. Tout cela est suivi de conseils généraux qui, sur un ton plus modéré, sont de la même inspiration que ceux de Gargantua pour l'éducation de Pantagruel : que tout le temps qui n'est pas consacré à l'étude est perdu, que l'art est long, brève la vie et qu'il faut rejeter impitoyablement les auteurs qui, *avec d'immenses peines, n'enseignent que la barbarie*, entendons Eberhard de Béthune, Jean de Garlandia et autres auteurs du XV^e siècle dont Rabelais se moquera dans *Gargantua*.

Les *Formules* durent avoir un succès immédiat, car Henri Estienne les réimprima au début de février 1519. N'oublions pas que nous sommes à une époque où n'existent ni droits de l'auteur, ni ces droits de l'éditeur qui seront plus tard reconnus par l'institution du privilège. Froben n'avait qu'une

chose à faire et il n'y manqua point, c'était de rééditer le texte en y ajoutant quelques pages nouvelles capables d'allécher les lecteurs. Ce fut, dans le cas présent, un court exposé de la manière dont il faut apprendre ses leçons. Dès qu'il s'agit de théorie, Erasme se révèle bon pédagogue. C'est l'élève en chair et en os qui le fait fuir.

Le succès du livre est étonnant. En deux ans, Michel Hillen le reproduit trois fois à Anvers, Valentin Schumann à Leipzig, Jean Singren à Vienne, Haller à Cracovie, Schoeffer à Mayence, Henri de Neuss à Cologne, sans compter plusieurs tirages sans indication de lieu ni de nom d'imprimeur.

Pendant ces deux années, Erasme, préoccupé par les débuts de la Réforme, harcelé par les théologiens, sollicité de part et d'autre de prendre position, avait autre chose à faire qu'à s'occuper du petit livre qu'on vendait sous son nom. Il finit cependant par s'émouvoir en voyant combien son manuscrit de 1496 s'était altéré en circulant. Comment un latiniste de sa qualité n'aurait-il pas frémi en constatant qu'on lui faisait dire *dare salutationem* au lieu de *dicere salutem*? Pour mettre les choses au point, il fit imprimer chez Thierry Martens à Louvain, en mars 1519, une édition corrigée, précédée d'une déclaration très curieuse où il désavoue le livre, disant qu'il est de Caminade

plutôt que de lui-même et qu'il se lave les mains des fautes qu'il contient. Mais, par une contradiction étonnante, il laisse son nom figurer dans le titre.

L'édition de Louvain fut réimprimée avec de légères variantes, la même année et les années suivantes, à Bâle, à Deventer, à Augsbourg, à Venise. Une autre édition procurée par Erasme à la fin de 1519, toujours chez Thierry Martens, fut aussitôt reproduite plus de douze fois à Paris, à Cologne, à Anvers, à Mayence, à Strasbourg, à Deventer, à Leipzig. Assurément, selon les usages du temps chaque édition ne comportait qu'un petit nombre d'exemplaires. Le succès cependant était éclatant, assez pour décider Erasme à reconnaître enfin l'enfant qu'il avait abandonné vingt ans auparavant et qu'il désavouait obstinément sans parvenir, semble-t-il, à persuader personne. Car il est évident que les lecteurs n'auraient pas été si nombreux si son nom illustre n'avait figuré sur la couverture.

* * *

En mars 1522, au moment où Erasme s'installe à Bâle pour un séjour qui durera huit ans, Froben imprime la première édition avouée par l'auteur de ce qui s'appelle toujours les *Formules*. Mais il suffit de parcourir le nouveau volume pour s'apercevoir que c'est désormais le sens et non plus la

grammaire qui compte. Dès les premières pages, sous le titre trompeur : *Comment on s'enquiert lorsqu'on rencontre un ami*, nous trouvons cette satire du collège de Montaignu :

GEORGES. — *De quelle basse-cour, de quelle cave sors-tu?*

LIEVIN. — *Pourquoi cette question?*

GEORGES. — *Parce que tu es en mauvais point, transparent de maigreur, craquant de sécheresse. D'où viens-tu?*

LIEVIN. — *Du collège de Montaignu.*

GEORGES. — *Alors, tu nous arrives chargé de science.*

LIEVIN. — *Plutôt de poux...*

Erasme avait séjourné au collège au moment où le Malinois Jean Standonck y élevait des boursiers pauvres qu'il destinait à la prêtrise; il espérait d'eux la réforme de l'Eglise et leur imposait d'effrayantes austérités. Erasme n'aimait point l'ascétisme, mais il respectait le caractère, la sincérité et la haute valeur de Standonck. Celui-ci, dans l'intervalle, était mort et Bêda, qui lui avait succédé à la tête du collège, laissait périlcliter l'école des boursiers. Erasme ne termine pas la conversation sans lui avoir lancé une épigramme, que Bêda se gardera bien d'oublier.

Puis, comme pour détourner l'attention, viennent des entretiens entre maître et valet, entre élève et

C pédagogue. Parmi ces phrases banales, on pêche parfois un conseil malicieux, dont Erasme n'est pas dupe : *Si on dit devant toi quelque chose d'inconvenant, ne ris pas, mais compose ton visage et fais comme si tu n'avais pas compris.* Des jeunes garçons décrivent leurs jeux. Jean Hoyoux a identifié le jeu de la boule passant à travers l'anneau de fer avec le *beugelbaan* tel qu'on le pratique encore aujourd'hui en Flandre. Si bien que ces quelques phrases nous font entrevoir un Erasme enfant, jouant dans la rue avec les gamins de Gouda à l'époque où le latin n'était pas encore devenu sa langue maternelle (1).

Ces enfantillages ont de quoi dérouter les théologiens, leur donner à penser que tout le volume est inoffensif. Cependant, qu'ils y regardent de près. Voici deux dialogues présentés sans autre titre que le nom des interlocuteurs. *Corneille* revient déçu d'un voyage à Jérusalem. Qu'y a-t-il vu? Des souvenirs dont pas un ne lui a semblé authentique, beaucoup d'escrocs et de dupes, peu de gens pieux. Mais, quand il est en société, il raconte éloquentement son pèlerinage; ses mensonges et ses vantardises lui valent les applaudissements de l'assemblée. *Arnold*, lui, a été à Rome et à Compostelle, parce qu'un soir où ils étaient pris de vin, lui et ses com-

(1) *Humanisme et Renaissance*, t. IV (1937), p. 78.

pagnons avaient fait vœu d'aller visiter saint Pierre et saint Jacques. Un ou deux sont morts en route, après avoir vécu fort peu saintement, mais ils avaient acheté à bons deniers des indulgences qui ont dû leur valoir le paradis. Quelle absurdité que d'aller chercher sur les grand routes ce que chacun ne peut trouver que dans son cœur! A côté de ces misérables, et d'un autre qui revient bredouille de la chasse aux bénéfices, voici *Thrasymaque*, un pauvre diable de soldat poltron qui rentre infirme, ruiné par le jeu et les filles, d'une guerre à laquelle il n'a rien compris (1).

Vient ensuite un charmant dialogue où un adolescent, *Gaspar*, explique à Erasme comment il pratique et comprend la religion. Erasme joue un peu le rôle de l'avocat du diable et semble au début se moquer de son jeune interlocuteur dont la candeur et la pureté le désarment petit à petit. Gaspar professe qu'il faut aimer et servir Dieu, ne faire souffrir personne, observer la charité et la patience à l'égard du prochain, beaucoup prier et méditer. La question du jeûne ne l'intéresse guère car saint Jérôme lui a enseigné qu'on ne doit point se laisser affaiblir

(1) *Les vœux imprudents, La chasse aux bénéfices, La confession du soldat*; ce dernier dialogue a été traduit par L. E. Halkin dans ses *Colloques d'Erasme* de la Collection Lebègue.

aussi longtemps que l'on n'a pas terminé sa croissance. Il lit l'Évangile et les Épîtres avec les commentaires de Chrysostome et de Jérôme. Il se confesse tous les jours, à Jésus lui-même : aucune confession n'est plus difficile que celle-là, n'exige plus de sincérité dans la contrition. Lorsqu'il veut s'approcher de la sainte table, il demande l'absolution à son directeur spirituel. Avant sa vingthuitième année, il est bien décidé à ne prendre aucune décision concernant son avenir, car il connaît trop de prêtres, moines et gens mariés qui regrettent amèrement de s'être liés beaucoup trop jeunes. D'ici là, il continuera à s'instruire des bonnes lettres, après quoi il choisira une carrière : *La théologie me plairait, si je n'étais choqué par les habitudes de certains hommes d'église et par leurs interminables disputes.* Oui, répond Erasme, beaucoup de personnes aujourd'hui s'éloignent de la théologie, craignant d'être ébranlées dans leur foi catholique en voyant que tout est remis en question. Pour moi, ce que je lis dans les saintes Écritures et dans le Symbole des Apôtres, je le crois de toute ma foi, sans chercher davantage. Le reste, que les théologiens en discutent, s'ils veulent. Cependant, si un usage est adopté par l'ensemble du peuple chrétien et qu'il n'est pas en contradiction avec les Écritures, je m'y conforme afin de ne heurter personne. — Quel est le Thalès qui t'a enseigné cette

philosophie? — Comme enfant, j'ai vécu dans l'amitié du très pur John Colet (1).

Ainsi, Erasme rendait un dernier hommage au penseur d'Oxford qu'il avait toujours considéré comme le maître de sa pensée religieuse.

Mais, ne nous y trompons pas, les paroles de Gaspar ont encore une autre intention. Cette profession de foi, dans l'esprit d'Erasme, doit servir de terrain d'entente entre protestants et catholiques, car elle mentionne l'un après l'autre tous les points sur lesquels la chrétienté entière reste d'accord. Le reste, au sujet de quoi l'on discute, est d'importance secondaire. Pourquoi ne pas mettre l'accent sur ce qui unit au lieu de toujours insister sur ce qui divise?

Mais la tempête déchaînée par l'affichage des thèses de Luther était en pleine furie. Les tentatives de conciliation avaient échoué les unes après les autres et la voix modérée d'Erasme n'avait aucune chance de se faire entendre. Du côté protestant, on le vomissait parce qu'il avait déçu : après avoir donné des gages au parti de la réforme, il se déroba et refusait tout ce qui aurait pu amener une rupture avec l'Eglise. Du côté catholique on se méfiait de cet homme qui ne pouvait exprimer une pensée orthodoxe sans aussitôt y joindre quel-

(1) Dans les éditions ultérieures, cet entretien reçut le titre de *L'Enfant pieux*.

que affirmation dangereuse. Les *Formules* venaient à peine de paraître à Bâle sous leur forme nouvelle que l'inquisiteur Nicolas Baechem, dit aussi Egmondanus, les censurait très sévèrement pour quatre passages relatifs aux vœux, aux indulgences, à la confession et au jeûne.

Erasme para le coup. Il écrivit au président du Grand Conseil à Malines et aux théologiens de Louvain d'imposer silence à Baechem. Heureusement pour lui, Adrien d'Utrecht, devenu pape sous le nom d'Adrien VI, le protégeait. Encouragé, il reprit son texte, ne changea rien aux trois premiers passages incriminés, mais les fit suivre de quelques phrases qui en atténuent la portée. Il supprima le quatrième et le remplaça par un exposé plus long, plus nuancé, où du reste il maintient fermement son point de vue, à savoir que les observances concernant la nourriture sont le fait de l'ancienne loi, non de la nouvelle qui est tout esprit, et n'admet point que ce qui touche le corps puisse souiller l'âme; et, ensuite, que le jeûne pèse beaucoup plus aux pauvres qu'aux riches; les vrais chrétiens doivent donc être sobres toute leur vie, surtout aux jours de fête. Au surplus, il souhaite qu'on leur permette de manger n'importe quoi pourvu que ce soit avec le seul souci de garder un corps sain et robuste afin de mieux servir Dieu. Pour terminer, il envoie un coup de patte à la Sorbonne où il sait

qu'on s'occupe de lui et qu'on prépare une condamnation.

Cette réplique vive et précise parut chez Froben avec le même millésime — 1522 — que l'édition incriminée. La brochure était plus grosse que les précédentes. Elle contenait en effet, outre tous les textes déjà connus, le dialogue des *Pieuses Agapes* et *l'Entrée au ciel de Reuchlin* (1). Le savant hébraïsant venait de mourir après une carrière très tourmentée, car on l'avait accusé de sympathie pour les juifs persécutés à la fin du règne de l'empereur Maximilien. Erasme le montre arrivant au paradis conduit par saint Jérôme qui, lui aussi, s'était mis à l'école des rabbins, non pas pour retourner à l'ancienne loi, mais au contraire pour approfondir, mieux connaître et mieux aimer la nouvelle.

La seconde édition de 1522 avait à peine eu le temps d'être reproduite à Cologne et à Strasbourg qu'Érasme, en août 1523, confiait à Froben un nouvel état des *Formules*. Dix dialogues nouveaux s'ajoutent aux précédents (2). Ils sont parmi les

(1) *Convivium religiosum* et *Apotheosis Capnionis*. Le premier a été traduit en partie dans le petit volume de L. E. Halkin.

(2) *Le prétendant et la jeune fille*. *La jeune fille qui ne veut se marier*. *Les regrets de la jeune fille*. *La mal mariée* (traduit par L. E. Halkin). *Le soldat et le chartreux*. *Menteur et véridique*. *Le naufrage*. *Les auberges* (traduit par

mieux venus de tout l'ouvrage. Jamais la verve d'Erasmus ne sera plus heureuse, jamais elle ne s'appliquera à des sujets plus divers. Le dialogue n'est plus un simple échange d'idées; il est supporté par des personnages qui sont des êtres vivants. Remarquons qu'aucune question religieuse n'est cette fois abordée de front. Les *Formules* ont commencé par être un ouvrage grammatical; puis elles ont servi, en 1522, à exposer des idées relatives à la foi, à la discipline et aux études; à partir de 1523, le livre s'ouvre aux problèmes sociaux. Erasmus y touche à des points controversés; il y expose des opinions qui seront discutées, que les théologiens de Paris, trois ans plus tard, condamneront sévèrement. Mais ces aspects religieux n'apparaissent qu'à propos d'un problème de la vie quotidienne : le mariage, la guerre, le commerce, les voyages, l'amour vénal.

Pamphile fait la cour à *Marie* qui ne veut point de lui. Tout en la lutinant, il lui raconte des histoires destinées à la rendre plus humaine : il arrive qu'une jeune fille trop exigeante, par un juste retour des choses, devienne amoureuse d'un babouin. Peu à peu, le ton devient sérieux. Au rêve de *Marie*, qui met très haut la virginité, *Pamphile* oppose l'idéal érasmien du mariage chaste : *Je veux épouser une jeune fille pure, afin de vivre purement avec elle.*

L. E. Halkin). *Le jeune homme et la courtisane. Le repas avec les poètes.*

Nous unirons nos corps et surtout nos âmes. Nous aurons des enfants pour l'Etat, pour le Christ. Un tel mariage diffère si peu de la virginité! Et peut-être un jour vivrons-nous comme Joseph a vécu avec Marie. Mais auparavant nous aurons appris la virginité, car ce n'est pas du premier coup que l'on arrive au sommet. — Qu'est-ce que tu me dis? on doit perdre sa virginité pour l'apprendre? — Et pourquoi pas? Un optimiste amour de la vie soulève tout le dialogue : Les enfants amènent avec eux d'innombrables soucis, dit Marie. — Mais aussi d'innombrables joies, répond Pamphile, et il arrive souvent qu'ils rendent avec usure les peines qu'ils ont coûtées. Quelques soucis qui doivent nous échoir, tu n'en porteras que la moitié; j'en prendrai la plus grande part. Ainsi, ce qui nous arrivera d'heureux, nous en aurons double joie; ce qui arrivera de pénible sera partagé entre nous. Ah! pour ce qui est de moi, si les destins y consentent, je ne demande qu'à mourir dans tes bras.

La Fille qui ne veut se marier et Les regrets de la jeune fille sont un réquisitoire contre les vœux prématurés et contre la corruption des couvents, mais aussi l'exposé d'une thèse très grave qui, dans la pensée d'Erasmus, est essentielle, à savoir que les engagements pris au baptême, si l'on consent à les interpréter dans toute leur plénitude, contiennent déjà tout ce que les vœux monastiques prétendent

leur ajouter. Celui qui est chrétien au sens complet et profond du terme doit être chaste, pauvre et obéissant, c'est-à-dire qu'il se conduit en moine, qu'il vive au cloître ou dans le siècle, sous l'habit religieux ou sous l'habit des laïques. Ce qui compte, c'est l'esprit chrétien. Catherine le cherche au couvent; faute de l'y avoir trouvé, elle se rendra peut-être aux instances d'Eubule qui espère le découvrir dans le monde, et avec elle.

C'est faire beaucoup d'honneur au dialogue de la *Mal Mariée* que de vouloir y découvrir une description du mariage chrétien. A son amie Xanthippe, qu'un mari brutal traite indignement, Eulalie montre comment elle-même s'est attaché le sien. Sans jamais le heurter de front, ce que la pauvre Xanthippe fait fort maladroitement, elle arrive à le dominer en le flattant : *Que ne font les hommes pour éduquer un cheval? Et nous répugnerions à améliorer nos maris par nos efforts?* Tout cela, il faut le dire, est assez bas. Pas un instant, Erasme ne paraît effleuré par l'idée que l'Eglise n'a qu'une morale unique pour les deux sexes, au moins théoriquement, car en pratique les choses sont assez différentes. Après deux millénaires d'enseignement chrétien, les jugements sont encore inspirés comme aux temps païens par la double morale sexuelle, intransigeante lorsqu'elle s'applique aux femmes, considérant comme menues fredaines les pires

écarts des hommes. Ce dualisme inspire encore tous les romains catholiques au XX^e siècle, notamment ceux qui sont destinés aux jeunes filles; on aurait mauvaise grâce à faire des reproches à Erasme pour n'avoir pas su le dépasser.

Avec *Le soldat et le chartreux*, Erasme reprend le thème qu'il a traité dans *La confession du soldat* et qu'il reprendra dans *Charon* avec plus d'ampleur. N'oublions pas qu'il n'a jamais étendu aux Chartreux son excessive sévérité pour les ordres monastiques, car il admire leur austérité et la qualité de leur vie religieuse. Voici un homme qui est entré au couvent par l'effet d'une vocation qu'il a éprouvée jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Le jeûne, l'obéissance, la règle lui pèsent peu en comparaison du bonheur qu'il éprouve à chercher le Christ dans une vie qui lui est tout entière consacrée; mais il est trop modeste pour se vanter de l'avoir trouvé. Le vêtement monacal, les observances lui paraissent secondaires, mais il est heureux de se plier à des contraintes qui le rapprochent de ses frères. Son interlocuteur est un de ses anciens amis qui a quitté femme et enfants pour s'engager comme soldat. Il se moque du moine qui a aliéné sa liberté. Ainsi s'affrontent les deux formes de la servitude volontaire, celle qui a Dieu pour fin et celle qui livre l'homme au meurtre, à la débauche, à la « lèpre

espagnole ». Mauvais marché, car le soldat perd tout à la fois son âme, sa santé et son argent.

Laissons de côté *Les auberges*, très amusant tableau de genre, où l'on voit ce qu'étaient les plaisirs et plus souvent les déplaisirs du voyage au début de XVI^e siècle. Il y a plus à prendre dans *Le jeune homme et la courtisane*, dont le début est imité du *Paphnuce* de la religieuse allemande Hroswitha, dont les œuvres, redécouvertes, avaient été publiées à Nuremberg en 1501. *Sophonius* entre chez *Lucrèce* et lui conseille de changer de vie. Mais pour cela il faudrait qu'elle eût trouvé un autre gagne-pain : qu'elle s'adresse à un couvent de jeunes filles repentantes ou qu'elle se place chez une dame honnête, après quoi elle pourra chercher à se marier. Elle consent; *Sophonius* lui enverra demain son domestique qui la conduira chez une amie où l'on s'occupera d'elle. L'entretien, dépourvu de tout pathétique et de toute littérature, est plein d'humanité.

Le naufrage est écrit pour montrer comment le danger révèle ce qu'il y a de lâcheté, de superstition et de cupidité au fond des âmes. Les naufragés perdent la tête, invoquent la mer et la supplient de les épargner. L'un d'eux fait à saint Christophe un vœu qu'il n'a nulle intention de tenir. Un Italien, envoyé en mission auprès du roi d'Ecosse, refuse de jeter par-dessus bord, pour décharger le bateau,

un coffre plein de vases précieux, de tissus et de vêtements de soie. Des gens récitent des formules, plus magiques que religieuses, pour conjurer le péril. Au milieu des cris, une femme reste calme, uniquement occupée de l'enfant qu'elle nourrit et qu'elle arrivera à sauver. *Seule, elle s'abstenait de crier, de pleurer, de promettre; seulement, l'enfant serré dans ses bras, elle priait en silence. Sur ces entrefaites se lève un prêtre d'une soixantaine d'années qui, ayant enlevé ses vêtements, nous ordonne de nous tenir prêts à nous jeter à l'eau. Et ainsi debout au milieu du navire, il nous fit un sermon sur les cinq vérités de Gerson concernant l'utilité de la confession, et nous exhorta tous à nous préparer à mourir. Il y avait aussi un dominicain auquel se confessèrent tous ceux qui voulurent. Au milieu de tant de bruit, je me confessai silencieusement à Dieu...*

Lorsque les *Colloques* seront condamnés, on ne s'étonnera point si le *Naufrage* est parmi ceux qu'on accusera le plus sévèrement.

Les *Formules*, accrues de la sorte, eurent le succès qu'on devine. Deux ou trois éditeurs avaient à peine eu le temps de les réimprimer qu'Erasme, en 1524, les republiait avec quatre dialogues nouveaux. Trois sont de la veine religieuse et du plus haut intérêt. Le quatrième seul, *La rencontre des vieillards*, se place dans le plan de la sagesse humaine et des

vertus naturelles. C'est une sorte de petit roman, qui vaut d'être raconté.

Au moment de prendre une voiture qui doit les mener à Anvers, quatre vieux messieurs se reconnaissent. Ils ont étudié ensemble à Paris et ne se sont plus vus depuis quarante ans. Dans le coche qui les emporte, ils se racontent leurs expériences. *Glycion*, à soixante-six ans, paraît avoir à peine dépassé la maturité. C'est qu'il n'a jamais abusé d'aucun des biens de l'existence. Son récit est un commentaire anticipé du *Sonnet du bonheur*. A côté de lui, *Polygamus*, qui abusa et abuse encore des plaisirs de l'amour, a l'air d'un vieillard. Pour nourrir la nombreuse tribu issue de lui, il a dû travailler de ses mains et oublier tout ce qu'il avait appris à Paris. *Pampirus* (1) est un casse-cou, épris de voyages et d'aventures. Tout jeune, il a joué tout ce qu'il possédait et perdu à la fois l'argent et une fiancée qu'il aimait profondément. Toute sa vie a été faussée par cette erreur initiale. Il est entré dans les ordres et il a passé de couvent en couvent, d'Espagne en Ecosse puis en France, incapable de rester où que ce fût. Il a fini par aller en Terre-Sainte, en demandant son pain à la chiromancie : *Et un art si ridicule a pu te donner à manger? — A moi et à deux domestiques. Cela prouve combien il y a de fous et de folles dans le monde*. Rentrant en Occi-

(1) Celui qui a tout expérimenté.

dent par l'Italie, il devient soldat : *C'était pour une guerre sainte. — Contre les Turcs? — Bien plus sainte encore, à ce que l'on prêchait à l'époque. C'était Jules II qui guerroyait contre les Français.* Utilisant à la fois ce qu'il apprit dans les couvents et ce que lui enseigna sa vie errante, il se met en chasse pour acquérir une abbaye, mais il échoue. Enfin, son père mort, il s'établit comme marchand. Quant à *Eusèbe*, après la fin de ses études il s'est vu offrir une prébende dont il vit tout en faisant le plus de bien possible, aux corps aussi bien qu'aux âmes, car il a appris la médecine après la théologie et il mène dans sa paroisse la vie la plus calme et la plus pieuse. On voit ce que peuvent donner ces quatre thèmes. Glycion est le modèle érasmien du père de famille et Eusèbe du curé de campagne. L'uxorieux Polygamus n'est guère qu'une caricature. Quant au roman de Pampirus, vivement et drôlement conté, il montre qu'Érasme aurait su, s'il l'avait voulu, transcrire ses thèses en récits.

Les trois autres dialogues abordent de front les problèmes religieux les plus brûlants. *L'enquête sur la foi* met en présence *Aulus* qui est érasmien et *Barbatus*, qui est excommunié; on ne dit pas pour quelle raison, mais les lecteurs de 1524 ne pouvaient avoir aucun doute sur la nature de son hérésie. Ces deux personnages causent amicalement et reconnaissent qu'ils sont d'accord sur tous les points qui com-

posent le *Credo*. Affirmer cela était déjà assez dangereux en un moment où, à Paris aussi bien qu'à Louvain, les condamnations pleuvaient contre ceux qui paraissaient avoir quelque sympathie pour Luther. Ce qui est plus grave encore, ce sont les plaisanteries qui ouvrent le dialogue :

J'ai entendu un fracas épouvantable, dit Barbatus l'excommunié, mais je n'ai pas senti la foudre. Je n'en digère et n'en dors pas plus mal.

AULUS. — *Oui, mais les maux les plus dangereux sont ceux qui ne font pas souffrir. Ce tonnerre frappe les monts et les mers.*

BARBATUS. — *Si tu veux, mais de coups impuissants. C'est comme si l'on cassait du verre, comme si l'on frappait sur un vase de bronze.*

AULUS. — *Ces bruits aussi font peur.*

BARBATUS. — *Aux enfants. Dieu seul dispose d'une foudre capable de frapper l'âme.*

AULUS. — *Mais si Dieu est dans son vicaire?*

BARBATUS. — *Plût au Ciel que ce fût vrai!*

AULUS. — *Enfin, beaucoup s'étonnent que tu ne sois pas plus noir que le charbon...*

Erasme est incapable de retenir un trait qui porte. Celui-ci, les théologiens ne le lui pardonneront pas. Au surplus, j'avoue que pour moi le dialogue reste incompréhensible et qu'aucune des explications qu'on en a données ne me paraît suffisante. Dans sa *Défense des Colloques*, écrite en 1527,

Erasme dit : *Dans l'Enquête sur la foi, j'enseigne l'essentiel de la doctrine catholique d'une façon un peu plus vivante et plus claire que ne l'enseignent certains théologiens de grand renom parmi lesquels je place Gerson, que je nomme ici à cause du cas que je fais de lui. Puis j'imagine le personnage d'un luthérien, afin que s'accordent plus aisément ceux qui sont du même avis sur les principaux articles de l'orthodoxie, quoique je n'aie pas ajouté la seconde partie de l'enquête, à cause des temps exaspérés où nous vivons.* Ou bien cela ne veut rien dire ou bien c'est d'une inexplicable maladresse. Entre luthériens et catholiques, marquer les points d'accord et taire le reste, c'est faire de la condamnation romaine une pure absurdité puisqu'on ne voit plus sur quoi elle porte. Erasme voudrait que le dialogue eût un sens : tous ceux qui sont d'accord sur l'interprétation du Symbole des Apôtres doivent faire bloc, car ils constituent une seule et même chrétienté. Or, au moment même où il l'écrivait, il préparait contre Luther son traité *Du libre arbitre*. A vrai dire, il y avait mis tant d'années que le livre, promis à Léon X, puis à Adrien VI, ne parut que sous Clément VII. Et c'étaient bien des lenteurs pour un homme qui terminait si vite de si jolis colloques. Mais, si relucant que fût Erasme lorsqu'il s'agissait de partir en guerre contre les luthériens, il ne pouvait ignorer

qu'elle fût ouverte. Or, l'*Enquête sur la foi*, avec ses plaisanteries sur l'excommunication et sur le jeûne du vendredi, est écrite sur un ton qui ne serait admissible que dans une atmosphère de paix. C'est précisément à cause des *tempora exulceratissima* où il vivait qu'Érasme aurait dû esquisser tout au moins l'autre panneau du diptyque, les points de divergence sur lesquels l'Eglise catholique était décidée à ne pas céder, sur lesquels lui-même, qui resta catholique, ne transigea jamais. Si l'*Enquête sur la foi* nous était parvenue sans nom d'auteur, nous penserions qu'elle est d'un luthérien modéré indifférent aux querelles des Eglises. Ce qui est étrange, c'est qu'Érasme ait pu croire résoudre les difficultés en les taisant et servir ainsi l'esprit de paix. En fait, il mit tout le monde contre lui et surtout les théologiens, dont la colère, excitée par un si curieux manque de tact, se comprend de reste.

Le Père abbé et la femme instruite, moins grave, n'était pas fait pour les concilier. On y voit une femme fine et cultivée en face d'un gros et jovial prieur qui n'aime que la chasse, le vin et la vie de cour. Il n'y a point de livres dans son couvent et il est très choqué de voir *Magdalie* lire du latin.

ANTRONE. — *Je n'aimerais pas que ma femme fût savante.*

MAGDALIE. — *Et moi, je me félicite d'avoir un mari qui vous ressemble si peu. Ce que nous savons*

nous rend plus chers l'un à l'autre... Paule et Eustochium (1) n'étudiaient-elles pas l'Écriture Sainte?

ANTRONE. — Je l'accorde, mais le cas est rare aujourd'hui.

MAGDALIE. — Jadis aussi, c'était un oiseau rare qu'un Père Abbé ignorant. Rien n'est aujourd'hui plus commun. Autrefois, les princes et les empereurs ne se distinguaient pas moins par le savoir que par la puissance. D'ailleurs, même de nos jours, les femmes instruites sont plus nombreuses que vous ne croyez. En Espagne et en Italie, il y a pas mal de femmes, dans la vieille noblesse, qui sont capables de tenir tête à n'importe quel érudit. En Angleterre, dans la famille de Thomas More, en Allemagne, dans celle de Wilibald Pirckheimer et de Blaurer, il en va de même. Si vous n'y prenez garde, nous dirigerons à votre place les écoles de théologie, nous prêcherons dans les églises, nous coifferons vos mitres (2).

Il ne faudrait point commettre l'erreur de pren-

(1) Les savantes correspondantes de saint Jérôme.

(2) Traduction L. E. Halkin, à qui j'emprunte aussi le libellé du titre qu'il justifie en ces termes excellents : « L'abbé et la femme savante? Mais cela sent son Molière, trop tôt; en outre un abbé du XVI^e siècle est le chef d'un monastère : ce n'est pas du tout l'abbé du XX^e siècle. La traduction la plus judicieuse semble donc : Le Père Abbé et la femme instruite. »

dre Erasme pour un féministe. Mais enfin il consent à traiter les femmes comme des créatures humaines, ce qui, de son temps et même aujourd'hui, est déjà remarquable. Ce qu'il veut dire ici, c'est que, si les moines veulent regagner le terrain qu'ils ont cédé par leur paresse, il faut qu'ils ne perdent plus un moment, car la restauration de la pitié par les études est une cause gagnée, à laquelle travaillent jusqu'à de simples jeunes filles.

Quant au dialogue des *Franciscains*, il me paraît si chargé de signification et d'un sens qui a été si peu compris que je crois sage de dire un mot des circonstances auxquelles il fait allusion.

Depuis le XIII^e siècle, il y avait un conflit latent, à l'intérieur de l'Eglise, entre le clergé régulier et le clergé séculier au sujet de la prédication et de la confession. Les évêques cherchaient à garder pour les curés le monopole de ces deux tâches, mais trop souvent les pasteurs étaient incapables de les remplir à cause de leur ignorance et de l'incorrection de leur vie. Leur incapacité allait si loin que la confession, rendue obligatoire par le concile de Latran, était à peine pratiquée lorsque furent créés les grands ordres religieux destinés par leurs fondateurs à restaurer la vie spirituelle que les séculiers laissaient tarir.

La règle de ces ordres porte la trace du conflit entre les deux parties du clergé. Dans celle des

dominicains (1228), il est spécifié qu'aucun frère ne peut prêcher dans un diocèse sans la permission spéciale de l'évêque et qu'en aucun cas il ne lui est permis de s'élever contre les vices du clergé séculier. Quoique la même disposition figurât dans la règle franciscaine, les Mendians en arrivèrent de plus en plus à prêcher et à confesser, grâce au privilège qu'ils avaient de célébrer la messe sur des autels portatifs. Ils étaient soutenus par les papes et leur prestige était grand auprès des laïques qui prenaient en masse le froc sur leur lit de mort, convaincus que ce saint habit leur ouvrirait toutes grandes les portes du paradis. (Erasme combattit toute sa vie cette superstition.) Entre le XIII^e et le XVI^e siècle, les choses avaient peu changé et l'on verra dans le colloque des *Funérailles* ce qu'étaient les rivalités entre les Mendians et le clergé paroissial autour du cadavre d'un homme riche.

Les Mendians fortunés ou les Franciscains sont une des pièces les plus réussies du recueil et l'une aussi des plus travaillées. Elle est composée — comme un mime grec — de plusieurs scènes : à la porte du curé, qui refuse de recevoir les Franciscains; conciliabule entre les deux moines qui se décident à demander l'hospitalité à l'aubergiste; dans l'auberge. Le patron, d'abord hargneux, veut chasser les visiteurs, mais sa femme insiste pour

qu'ils entrent. Ils s'attablent et mangent ce qu'ils ont apporté. La conversation s'engage et le ton s'élève bientôt.

Dans peu de dialogues, la vraisemblance psychologique est plus délicatement respectée. Le moine Conrad n'est pas un saint : il se moque du curé; il préfère visiblement le bon vin à la piquette, le gigot de mouton au lard rance. Mais il s'offre de bon cœur à partager ses provisions avec l'aubergiste et toutes ses paroles sont pleines de bon sens et d'esprit chrétien. Quant au cabaretier, ses discours sont parfois un peu plus élevés qu'on n'attendrait d'un homme dont les manières sont si grossières, mais ils ne dépassent que par la forme les ressources du bon sens populaire.

Le colloque des *Franciscains* a presque toujours été lu sans grande attention et mal. On y a vu une satire des ordres mendiants, « les éternels trouble-fête, riches mendiants, moines hypocrites, professeurs de mensonge et de superstition, auteurs de toutes les querelles qui ruinent la paix dans les âmes chrétiennes » dit Augustin Renaudet dans un livre remarquable (1). Il m'est impossible sur ce point d'être d'accord avec lui. Dans son essai *Sur l'utilité des Colloques*, Erasme dira : *Dans les Mendians fortunés, combien il y a de préceptes que des curés*

(1) *Etudes érasmiennes*, 1939, p. 225.

grossiers, rustres, ignares et tout le contraire de ce que devraient être des pasteurs, pourraient utiliser pour réformer leur vie! D'autres conseils visent à supprimer l'absurde gloriole relative aux vêtements et, inversement, à réprimer la folie de ceux qui détestent l'habit des moines, comme si le froc était un mal en soi. Enfin, on y trouvera décrit l'idéal de ce que devraient être les moines qui s'en vont par les chemins. Car il n'y en a pas beaucoup qui soient semblables à ceux que je décris ici.

On aurait tort de croire ironique ce résumé excellent. Le curé de campagne ici mis en scène est une brute ignorante. Les moines au contraire, sont des érasmiens. Encore une fois, ils ne sont point parfaits. La façon dont *Conrad* loue son propre bonheur : *Tu n'as qu'une femme pour te servir, nous en avons cent; tu n'as qu'un père, nous en avons cent*, bien lourde et maladroite, est assez dans la manière d'Erasme. On retrouvera le même thème dans l'*Epicurien* : suivre Jésus donne le bonheur même dans le plan humain et naturel. C'est donc un contresens que de traduire le titre, comme on le fait toujours, par *Les riches mendiants*, en y entendant une antithèse ironique. Erasme pense à la félicité de ceux qui ont choisi une vie détachée du monde, à son ami Jean Vitrier, ce franciscain réformé qu'il a aimé et admiré. Conrad et Bernard, à vrai dire, ne sont pas des *spirituels*, mais simplement des

observants qui pâtissent innocents de la mauvaise réputation qu'ont la plupart de leurs frères. L'aubergiste les reçoit injurieusement et leur montre des images qui bafouent les Mendiants rapaces et goinfres : un renard qui prêche, une oie volée passant le cou hors de la cuculle de l'orateur; un loup qui confesse, un quartier de mouton caché sous sa robe; un singe en habit de franciscain, au chevet d'un malade; d'une main il présente la croix et de l'autre, il fouille dans l'escarcelle du patient. Curieuse contribution à l'étude de la peinture satirique à la fin du moyen âge. Et le cabaretier constate avec amertume que ceux qui vivent d'aumônes mangent et boivent mieux que les gens obligés, comme lui-même, de gagner leur pain quotidien.

Conrad, ici, reprend l'avantage. Le franciscain vit selon le conseil de Jésus, sans souci du lendemain, allant de village en village pour prêcher l'évangile partout où le clergé régulier est incapable de s'en acquitter dignement, s'efforçant au minimum de ne faire de mal à personne. Lorsqu'il rencontre un curé inférieur à sa charge, il ne va pas jusqu'à tonner contre lui dans sa propre chaire, mais il l'avertit et le morigène tête-à-tête : *Ceux qui vont plus loin ont tort, car tout le reste regarde l'évêque.* Conrad veut-il dire qu'il fait connaître à l'évêque les fautes de son subordonné? C'est possible. Ce qui est sûr, c'est qu'Erasmus décrit ici un épisode

authentique de la réforme religieuse dans les paroisses sous l'influence des religieux en mission. Et certainement, comme il le dit, les intransigeants ont parfois dû manquer de tact en reprenant les tièdes.

Le dialogue continue par un curieux conciliabule sur les vêtements. *Je vois*, dit l'aubergiste, *que vous êtes de braves gens, mais beaucoup vous condamnent à cause de la robe qui vous portez. — Mais beaucoup d'autres nous croient saints uniquement parce que nous sommes vêtus de la sorte*, répond Conrad, digne interprète d'Erasmus; *ils se trompent tous, mais ceux qui se trompent le plus humainement sont ceux qui conçoivent de notre robe un préjugé favorable*. L'habit franciscain est pratique et commode, adapté à la vie errante des frères. Comme les autres habits monacaux, il semble étrange alors qu'il est simplement démodé. Dominicains, bénédictins, franciscains sont encore vêtus comme l'étaient les paysans d'Espagne et d'Italie au temps des fondateurs. Le vêtement n'a du reste aucune importance : Dieu ne voit que les cœurs.

Vient ensuite une curieuse satire de la vanité vestimentaire telle qu'on la constate chez les soldats, les professeurs et même les prélats, bref, dans tous les corps constitués où un certain uniforme correspond à chaque grade. Puis une curieuse digression, digne de Montaigne, sur les habitudes

en fait de costume chez les civilisés et chez les sauvages, montrant combien peu sont fondées en raison les idées que l'accoutumance a rendues tyranniques. Ce qui compte, c'est de vivre selon Dieu. La règle de saint François ajoute peu de chose aux engagements du baptême si l'on veut bien considérer ceux-ci dans toute leur gravité. Dieu, seul juge, mettra peut-être un pauvre aubergiste plus haut qu'un moine. Cette page, l'avant-dernière du dialogue, où le cabaretier ému s'interroge sur son salut, est une des plus belles qu'Erasme ait écrites. Demain, Conrad parlera en chaire à toute la paroisse, devant le curé hostile, mais intimidé et silencieux.

Tandis qu'Erasme accumulait ainsi des charbons ardents sur sa tête, des amis imprudents le compromettaient à qui mieux mieux. Ainsi faisait Louis de Berquin qui, sous prétexte de le traduire en français, insérait dans ses textes de longs passages de Luther. Ces dangereuses libertés paraissent cependant avoir irrité l'humaniste infiniment moins que l'apparition d'une édition contrefaite des *Formules* qui fut préparée et répandue en France par un moine saxon, Lambert Campester. Ce personnage avait supprimé tout ce qui avait trait aux vœux, aux indulgences, aux pèlerinages et remanié le reste à sa fantaisie, qui n'était point faite pour plaire à Erasme. Celui-ci, furieux, écrivit en sep-

tembre 1524 le manifeste suivant, destiné à être inséré dans une nouvelle édition du volume (1) :

Aussi longtemps que ce petit livre n'a contenu que des enfantillages, il a rencontré une faveur étonnante. Lorsque j'y ai ajouté des choses utiles, il n'a pu éviter les morsures des calomnieurs. Un théologien de Louvain, myope des yeux et davantage de l'esprit, y a découvert quatre passages hérétiques. Voici qu'il arrive à l'ouvrage une autre aventure bien curieuse. Il vient d'être imprimé à Paris, corrigé, c'est-à-dire gâté, en plusieurs endroits qui concernent les moines, les vœux, les pèlerinages, les indulgences. C'est fait si bêtement, avec tant d'ignorance, que l'auteur a l'air d'être un bouffon de carrefour. Il flagorne la France, Paris, les théologiens, la Sorbonne, les collègues en termes tellement abjects qu'un mendiant ne ferait pas mieux. Ainsi, là où j'ai quelque peu critiqué les Français, il remplace leur nom par celui des Anglais; si j'ai dit quelque chose contre Paris, il écrit Londres. Il me prête des paroles déplaisantes afin de me rendre odieuses les personnes qu'il souffre de me voir attachées. Il retranche, ajoute, modifie et agit comme un cochon qui se roule dans

(1) M. A. Roersch a démontré que ce Lambertus Campester est le même qui écrivit contre Luther, qui édita saint Thomas et qui écrivit un éloge de François I^{er}. — Je traduis cette lettre en l'abrégeant légèrement. — Il n'est resté aucun exemplaire de la contrefaçon de Campester.

la fange avant d'aller batifoler dans le jardin du voisin, souillant et renversant tout... Un enfant dit quelque part (1) : « La confession la plus importante est celle qu'on fait à Dieu ». Il a corrigé en : « La confession la plus importante est celle qu'on fait au prêtre ». Voilà comment il vole au secours de la confession menacée. Autrefois, c'était un crime capital de publier un livre sous le nom d'un autre; maintenant c'est un jeu de théologiens. Ce misérable a dû en imposer par ses mensonges à un imprimeur affamé, car je ne pense pas que personne soit assez fou pour imprimer en connaissance de cause les sornettes de cet âne. Ce que j'admire c'est qu'il y ait, à ce qu'on me dit, des théologiens à Paris pour se réjouir d'être tombés sur un homme capable de disperser par la foudre de son éloquence toute la faction luthérienne et de rendre à l'Eglise sa tranquillité d'autrefois. Car il paraît qu'il écrit aussi contre Luther. Et après cela les théologiens se plaignent que je les trahis, moi qui consacre tant de veilles au progrès de leurs études, pendant qu'eux serrent sur leur cœur des monstres de cette espèce qui déshonorent l'ordre des théologiens et même des moines en général, plus que nul calomniateur, nul ennemi, ne pourrait le faire... Et cela s'imprime dans Paris où il est dangereux d'imprimer même l'Evangile sans l'approbation des théologiens.

(1) Voyez p. 34.

Cette lettre est du meilleur Erasme. Au surplus, elle fait comprendre que l'auteur n'ait pas eu exclusivement des amis. Et n'oublions pas un trait minime, mais caractéristique. Le faussaire avait eu le malheur de terminer sa préface par ces mots : *Mon âge me conseille, ma piété m'ordonne d'amender mes livres tandis que je vis encore, accablé par la vieillesse, de peur que mes écrits n'inscrivent mes manes défunts sur le rôle des victimes qu'on emmène aux tristes sacrifices.* On devine si l'humaniste se gausse de ce charabia : *Le style d'Erasme, tout simple qu'il soit, il n'a pu l'attraper* (1). Et il ajoute : *Qu'on représente comme accablé par la vieillesse un homme qui n'a pas encore soixante ans, cela ne m'émeut guère.* Peut-être, mais il marque le coup et nous pouvons être sûrs que cela lui a fortement déplu. Sa coquetterie était prodigieuse, toujours en éveil, toujours sur le qui-vive.

Nous signalons cette lettre à ceux qui doutent de son courage. Les altérations de Campester rendaient inoffensif un texte condamnable et en effet déjà condamné. Il ne craint pas, en protestant, de rafraîchir des souvenirs qu'un plus prudent n'aurait pas demandé mieux que de laisser oublier.

Pendant que, de tous côtés, les colères grondent contre lui, il prépare de nouvelles additions aux *Formules* que Froben imprimera à la fin de l'été

(1) *Stilum Erasmi, quamvis incultum, assequi non potuit.*

1524. Pour la première fois, sa verve donne des signes de fatigue. Les six dialogues inédits : *L'épithalame pour Pierre Gilles*, *L'exorcisme ou le spectre*, *L'alchimie*, *Le maquignon*, *Les deux mendiants*, *Le repas aux anecdotes*, quand ce ne sont pas des écrits de circonstance, sortent de la veine des contes populaires et des fabliaux, les problèmes religieux en sont presque complètement absents. Erasme serait-il devenu prudent ou bien toucherait-il le fond de son sac?

* * *

Non. En février 1526, Froben publie une nouvelle réédition. Cette fois, le titre a changé et le mot *Formules* a disparu. L'œuvre qui, d'additions en additions, est devenue un gros volume de 550 pages, s'appelle maintenant les *Colloques*. Elle contient quatre dialogues inédits, très longs, car ils constituent à eux seuls un quart du tout. Dialogues d'une haute signification religieuse et d'une étonnante hardiesse si l'on réfléchit qu'ils ont été publiés l'année même où Erasme va être l'objet des condamnations de la Sorbonne. « C'est au moment où il prépare l'*Hyperaspistès* et la réponse à Bêda et se voit attaqué à la fois par les luthériens, les sacramentaires de Bâle et les théologiens de Sorbonne qu'Erasme critique le plus hardiment cérémonies,

jeûnes, reliques » dit Augustin Renaudet (1). Plus encore que par l'audace d'Érasme, je suis frappée par son souci de nuancer sa pensée. Attaqué par tous, il cherche à rendre inexpugnable la citadelle où on l'a enfermé, bien malgré lui, car il ne demandait qu'à l'ouvrir largement pour y accueillir tous les vrais chrétiens.

L'accouchée. — *Eutrapelus* rend visite à la charmante *Fabulla*, qui vient d'avoir son premier enfant et il lui apporte les nouvelles du jour, qui sont mauvaises. Le roi de Danemark est en exil, François I^{er} est captif en Espagne, toutes les cours ont faim d'argent et les paysans sont en révolte. Au milieu de tous ces désastres, *Fabulla* s'occupe de son petit enfant : *C'est un garçon, parce que Dieu l'a voulu ainsi; s'il avait préféré une fille, j'aurais fait comme lui.* Mais pourquoi ne le nourrit-elle pas? *Eutrapelus* la persuade qu'il faut écouter la nature qui donne du lait à la mère pour que, deux fois, l'enfant soit nourri par elle et de sa plus pure substance, après quoi elle façonnera son âme avec autant de tendresse, autant de dévouement qu'elle a façonné son corps.

Le pèlerinage est une satire des lieux de dévotion, des fausses reliques, des « lettres de la Vierge » comme il en circulait au XVI^e siècle. La question

(1) *Études érasmiennes*, p. 60.

de l'Immaculée Conception provoqua en ce temps les remous les plus violents et les fraudes les plus audacieuses. Les dominicains étaient hostiles à la définition, ce qui leur valait d'être appelés « souilleurs » (*maculistæ*) par les franciscains et leurs amis. Dans leur zèle, ils prirent la Vierge elle-même comme alliée et lui firent proclamer qu'elle ne voulait pas de la doctrine nouvelle. En 1507, elle remit à l'un d'eux, Letser, une lettre destinée à Jules II, où elle promettait à ce pape une gloire égale à celle de saint Thomas d'Aquin s'il s'opposait comme ce docteur à la définition de la conception immaculée et s'il instituait en l'honneur de cette vérité une fête plus grande que celle du 8 décembre (1). Letser révéla plus tard l'imposture et les coupables furent brûlés. A la même époque, la Vierge apparut à des dominicains de Berne pour blâmer le péché que voulaient commettre les franciscains. Les apparitions se multiplièrent pendant deux ans jusqu'au jour où les imposteurs, se sentant devinés, essayèrent d'empoisonner leur dupe. Le pape condamna au bûcher le prieur et quatre moines.

Sur le fond même de la question, Erasme ne s'est

(1) Erasme parodie cette lettre dans *Le pèlerinage*, en imaginant que la Vierge écrit à Glaucoptutus (Zwingle) pour le remercier alors qu'il vient d'écrire contre la mariolatrie. Le piquant de la chose est que Marie se met du côté de ceux qui veulent diminuer sa part d'honneur, le dominicain dans le premier cas, le luthérien dans le second.

jamais prononcé. Les théologiens lui avaient assez reproché de n'être qu'un grammairien; il avait bien le droit de déclarer ces problèmes trop difficiles pour lui. Au surplus, il ne s'intéressait qu'aux dogmes essentiels, ceux qui constituent les assises mêmes de la religion et dans la mesure où, traçant une ligne de conduite, ils contribuent à construire l'homme lui-même. Quant à la dévotion populaire avec ses naïvetés et ses extravagances, elle lui inspirait peu de pitié et nulle sympathie. Là où de plus indulgents auraient vu de la simplicité de cœur, il dit matérialisme et facilité. Car si les gens vont en foule à ces pratiques, c'est qu'ils croient pouvoir se dispenser, grâce à elles, de l'effort essentiel, le seul valable, celui qui purifie l'âme.

Dans *Manger du poisson*, Erasme reprend un thème qui lui est cher et qui figure déjà dans la toute première édition avouée des *Formules* de 1522. Le principe de l'abstinence est, dans la nouvelle Loi, une survivance de l'ancienne, car *le Seigneur a abrogé la distinction juive entre les aliments quand il nie que les nourritures absorbées par l'estomac puissent souiller l'homme*. D'autres observances, le repos du dimanche, le vêtement sacerdotal, la tonsure, ont un caractère tout aussi matériel : *Qu'on abroge toutes ces règles purement charnelles ou qu'on les rende facultatives... Je vois et j'entends un tas de gens pour qui l'essentiel de*

la piété se ramène à des lieux, à des vêtements, à des aliments déterminés, à des jeûnes, des gesticulations, des chants, et qui s'appuient sur toutes ces choses pour juger leur prochain à l'encontre du précepte évangélique. Il s'éloigne en effet de la foi évangélique celui qui met sa confiance dans des actes de cette nature et il s'écarte de la charité chrétienne celui qui, sous prétexte de boisson ou de nourriture met hors de lui un frère pour la liberté duquel le Christ est mort. Que d'aigres conflits ne voyons-nous pas éclater entre les chrétiens! Et les deux interlocuteurs, un boucher et un poissonnier, se mettent à rêver d'un monde où régneraient la paix, la bonne foi et la bonne volonté, où les actes importeraient peu au prix des intentions, où la chair compterait moins que l'esprit, où nul ascétisme ne serait imposé à personne, car les mortifications ne comptent guère si le cœur n'est point pur.

Les funérailles. — Deux hommes sont morts récemment. Georges a fait venir une dizaine de médecins qui, après s'être fait payer leurs honoraires, se sont mis à se quereller, n'étant pas d'accord sur la nature de la maladie. Le moribond est alors la proie des quatre ordres mendiants qui entendent bien partager le cadavre. On appelle le curé de la paroisse pour les derniers sacrements, mais il refuse son ministère lorsqu'il apprend que le malade s'est déjà confessé à un franciscain. Le pasteur, le franciscain,

le dominicain, l'augustin et le carme, après s'être injuriés à qui mieux mieux, dictent à Georges, qui est fort riche, mais qui a des doutes justifiés sur le bien-acquis de son opulence, un testament aux termes duquel sa femme entrera au béguinage et ses quatre enfants dans les ordres. Ainsi les survivants expieront les fautes du mort et les communautés se partageront son argent. Georges trépassa sous un froc franciscain : *Les moines prétendent que le démon ne peut rien contre ceux qui meurent de la sorte.* Et l'on enterre en grande pompe celui qui a pris ainsi ses sûretés avec le ciel. *Corneille*, au contraire, est mort comme il a vécu, sans importuner personne, après s'être confessé au curé de sa paroisse. Il n'a rien légué aux monastères, car c'est de son vivant qu'il a fait la charité à de braves gens qui travaillaient pour vivre. Après s'être fait lire des passages des Ecritures, il dit adieu à sa femme et la prie de n'avoir aucun scrupule à se remarier. On l'enterre comme un pauvre, conformément à ses dernières volontés. Lequel des deux est mort en vrai chrétien?

Voilà la contrepartie des bons *Franciscains* de 1524. Erasme n'a jamais rien écrit de plus violent contre les moines que ce tableau de curée autour d'un cadavre. En même temps, il défend quelques idées qui lui sont chères : qu'on fait son salut par ses propres mérites et non en imposant des sacri-

fices aux autres; que, si saint François est mort en odeur de sainteté, cela ne veut pas dire qu'un fripon sera sauvé parce qu'il revêt le froc à son heure dernière; qu'un homme doit pratiquer la charité pendant sa vie et non par testament, c'est-à-dire aux frais de ses héritiers; qu'il est impie de régler en mourant le sort de ses enfants et de leur imposer des vœux qui ne concordent pas avec leur vocation.

* * *

Manger du poisson contient une peinture fort noire du collège de Montaigu. Or, Noël Bêda, qui en fut directeur après Jean Standonck, était maintenant syndic de la Faculté parisienne de théologie. Erasme ne s'était pas contenté de mentionner l'effrayante mortalité parmi les boursiers de Montaigu, nourris d'une façon malsaine et insuffisante, et de révéler le grand nombre des suicides; il avait toujours méprisé Bêda, s'était moqué de lui (et dans les *Colloques* mêmes) et s'était heurté à lui en plusieurs occasions. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, dès 1524, des nuages s'amassent à Paris. A la demande de la Faculté de théologie, le Parlement fit saisir les *Formules* chez les libraires et les confia aux professeurs pour qu'elles fussent examinées. Dès que parurent les *Colloques* de 1526, ils furent substitués aux *Formules* : beaucoup plus audacieux

et plus virulents, ils ne pouvaient que faciliter la tâche des censeurs. Examinés le 16 mai 1526, ils furent condamnés à l'unanimité; soixante passages furent déclarés hérétiques; la lecture de l'ouvrage était interdite aux chrétiens et spécialement aux enfants; tout devait être mis en œuvre pour supprimer le livre. C'est certainement Bêda qui a rédigé les conclusions.

Mais aucune foudre ne suivit ce tonnerre. François I^{er}, trois ans auparavant, avait invité Erasme à venir s'installer à Paris (*je vous avertys que, sy vous voulés venyr, vous seres le byen venu*, avait-il écrit de sa propre main au bas de la lettre); il continuait à le protéger. Le Parlement ne donna aucune suite aux anathèmes de la Faculté et les imprimeurs parisiens continuèrent à rééditer les volumes gros et petits qui, à un rythme rapide, sortaient des presses de Froben. Car le séjour de Bâle stimulait la pensée d'Erasme.

Une nouvelle édition des *Colloques* sort en juin 1526, une autre en 1527, chacune avec de nouveaux inédits. Jean Froben meurt en 1527 et c'est à Eucharius Cervicornus de Cologne qu'Erasme remet le manuscrit de l'édition qui sortira en 1528, apportant neuf essais nouveaux. A part cette édition colonaise, on peut dire que les *Colloques* appartiennent en propre à la maison Froben. Depuis 1522, ils étaient précédés d'une dédicace à Jean-Erasmius

Froben, le fils de l'éditeur et le filleul de l'humaniste.

Trois des dialogues de 1528 sont étroitement apparentés entre eux. Ils partent d'un point de vue qui est annoncé dans *Les choses et les mots*, une des études de l'année précédente. Les hommes, dit Erasme, ne font aucune attention aux réalités. Ils se paient de mots. *Ils s'indignent lorsqu'on les traite de voleurs ou de mendiants. Mais ils sont très flattés d'être appelés adultères alors que souiller la femme d'un autre est bien plus coupable que de voler. Si on les appelle fripons, ils tirent l'épée. Mais ils refusent de payer leurs dettes. Tout est permis à un homme à condition qu'il ne fasse rien de bon, qu'il s'habille bien, qu'il porte des bagues, qu'il soit assidûment débauché, qu'il joue gros jeu, qu'il gagne aux cartes, qu'il passe son temps dans les beuveries et les plaisirs, qu'il ne dise rien comme tout le monde, mais qu'il n'ait à la bouche que forteresses, guerres, combats et fanfaronnades. Ces gens-là se mêlent de déclarer la guerre, même s'ils n'ont pas à eux un bout de terre où poser le pied.*

C'est là l'esquisse du *Chevalier sans cheval* (1), satire des mauvais garçons qui se poussent dans la noblesse par leur élégance, leurs dépenses excessives et leurs impostures : *Si tu n'es pas habile aux*

(1) Traduit ainsi que Charon par L. E. Halkin, dans ses *Colloques d'Erasme* (Lebègue).

dés comme aux cartes, libertin sans vergogne, grand buveur, prodigue intrépide, dissipateur du bien d'autrui, je crains fort que personne ne te croie gentilhomme... Prends ensuite dans les filets du mariage une pucelle richement dotée... Tu trouveras des naïfs qui entreront dans ton jeu; d'autres, plus fins, feront semblant de n'avoir rien remarqué. Enfin, s'il n'est plus d'autre ressource, tu trouveras un asile dans la guerre ou l'émeute. De même que la mer lave tous les maux de l'homme, de même la guerre couvre la sentine de tous les crimes; d'ailleurs, il n'y a pas aujourd'hui de bon général qui n'ait commencé par cet apprentissage.

La même verve anime le dialogue entre Charon et Alastor, le Fléau personnifié. Avec une allégresse funèbre, ils montrent l'Europe livrée à la guerre et à la mort. Les jeunes gens courent au massacre, poussés par la jeunesse, l'inexpérience, la soif de la gloire, et, enfin, une naturelle propension à marcher là où l'on vous mène. Les prêtres soufflent sur le feu, en disant à chacun des adversaires que Dieu combat pour eux et que le combattant frappé à mort ne périt pas, mais s'envole vers le ciel avec armes et bagages (1). Que Charon se réjouisse : D'ici à dix ans, aucune paix n'est à craindre.

(1) Les soldats morts à la guerre pour une cause juste sont-ils sauvés *ipso facto*? La question fut reprise à Rome au début du vingtième siècle. Mgr Mercier souhaitait, je

Le mariage qui n'en est pas un est une sorte de suite du Chevalier sans cheval. On marie une enfant de seize ans avec un viveur pourri de vérole. Mézence, qui attachait des cadavres à des vivants, mains contre mains et bouche contre bouche, était moins inhumain que les parents de cette innocente, qui se sont laissés éblouir par un titre de chevalier. Celui qui élève des petits chiens laisserait-il couvrir une chienne de race par un roquet galeux et mou à la besogne? Et même un paysan ne permet pas au premier taureau venu de saillir sa génisse, ne joint pas sa jument à n'importe quel étalon ni sa truie à un verrat de rencontre. Une union entre une fille saine et un homme gâté est un crime contre l'Etat, mais personne n'en a cure. Les édiles ne veillent qu'à la rentrée des impôts. Et l'indignation dicte à Erasme des mesures radicales : lorsqu'un homme avarié se marie après s'être prétendu sain, le mariage devrait pouvoir être cassé. Et il faudrait tenir les malades en quarantaine comme on fait pour les lépreux.

* * *

En 1529, Bâle prit parti pour Œcolampade et chassa le chapitre qui émigra à Fribourg où Erasme

crois, lui donner une réponse affirmative. Mais les prélats intégristes opposèrent leur veto et emportèrent la décision dans le sens qu'Erasme eût approuvé.

le suivit. Il devait y vivre six ans et ne revenir à Bâle que pour y mourir.

Il emportait bien des manuscrits, entre autres celui des dialogues qu'il devait encore ajouter aux *Colloques*. Dans les dix entretiens qu'Erasmus composa alors, entre sa soixante-troisième et sa soixante-septième année, il y a bien des choses curieuses et intéressantes, mais elles ne font que confirmer celles que nous avons relevées à mesure que l'ouvrage allait se constituant. Le dernier dialogue, *L'épicurien*, forme aussi la conclusion de l'ouvrage, c'est-à-dire que, si l'auteur avait vécu davantage, il aurait considéré le *Colloquiorum Opus* comme clos et ne lui aurait pas ajouté de nouveaux chapitres. *L'épicurien* est donc une sorte de testament. Luther avait traité l'humaniste d'épicurien et, dans son esprit, c'était une grave injure. Erasmus relève le gant. Oui, il est d'accord avec Epicure qui cherchait la paix de l'âme dans une parfaite soumission aux lois de la nature. Car c'est le Christ qui est venu accomplir la nature et celui qui se conforme à l'enseignement du Christ trouvera le bonheur, non pas seulement dans l'autre monde, mais déjà dans celui-ci *L'épicurien*, au terme du volume, reprend le thème de l'humanisme chrétien que traitaient, au début, les *Pieuses Agapes*. Onze ans de pensée, de lutte, de travail s'inscrivent entre ces deux textes capitaux. « Des vérités de la foi, dit très bien L. E. Halkin,

Erasme met en lumière, avec une prédilection marquée, celles qui lui paraissent les plus épanouissantes, les plus joyeuses, les plus humaines. L'humaniste chrétien croit ce que croit l'Eglise; il admet la tache originelle, la faiblesse de l'homme déchu, la nécessité de la grâce et de l'ascèse; mais il insiste sur la rédemption et la nature restaurée, il exalte la grâce offerte à tous et le joug léger du Christ. »

A cette définition excellente, j'ajouterai un seul mot. On a dit parfois qu'Erasme ramenait tout le christianisme à la morale quitte à sacrifier tous les éléments transcendants (1). Ce n'est pas tout à fait exact. Ce qu'il voit dans la religion, c'est l'architecte de l'homme. L'homme créé par Dieu, sauvé par lui, doit être élevé vers lui par la révélation. Celle-ci *construit* l'homme en perfectionnant en lui l'œuvre de la nature, en accomplissant les tendances bonnes, en l'obligeant à émonder les autres. Le dogme est devant l'homme l'étoile qui le guide dans son ascension. Cette conception qui aboutit à dégager des mystères une pédagogie marque le point que le sentiment d'Erasme, privé de tout influx mystique, sera impuissant à dépasser.

* * *

(1) C'est la thèse du livre de J. P. Pineau, *Erasme, sa pensée religieuse*, Paris, 1924.

Aussi longtemps qu'Érasme vécut, la protection des papes empêcha qu'on prît aucune mesure efficace contre ses ouvrages, mais, après sa mort, ils exercèrent la sévérité des inquisiteurs.

Les *Colloques* figurent dans l'*Index* dressé pour la France entre 1540 et 1550; dans le catalogue des livres hérétiques publié à Venise en 1554.

Cependant, on était plus indulgent dans les pays germaniques. Le synode de Cologne en 1550 déclare simplement que quelques-uns des *Colloques* ne sont pas sans danger pour l'orthodoxie des enfants, et les *Index* de Louvain ne condamnent rien d'Érasme avant 1558. C'est l'année aussi où, à Rome, son *Saint Jérôme* est brûlé, où lui-même est déclaré hérétique *primæ classis*. L'*Index* romain de 1559, dit *Index de Paul IV*, condamna toute son œuvre en bloc.

Mais l'*Index* du concile de Trente (1564), se borna à réprouver six de ses ouvrages, parmi lesquels la *Folie* et les *Colloques*. Les *Index* de Liège (1569) et d'Anvers (1570), reproduisirent les décisions de Trente.

L'*Index* espagnol de 1612, qui autorise sous certaines conditions la lecture de certaines œuvres d'Érasme, condamne sans appel le recueil des *Colloques*.

* * *

Et cependant, celui-ci fut reproduit, intégralement ou en partie, dans tous les pays du monde, et traduit en toutes les langues. Sa vogue n'a jamais faibli. En 1716, Pierre le Grand en fit faire une adaptation russe, car il souhaitait que ses sujets apprissent le latin. En 1720, Gueudeville en donna en français une traduction qui, semblable à tous les ouvrages de cet auteur, n'est qu'une paraphrase écrite sur le mode léger et grivois. Entre 1870 et 1874, Victor Develay imprima chez Jouaust les *Colloques* en petits volumes in-32, un titre par plaquette. Les éditions du Pot cassé ont répandu en 1936 la traduction de Jarl-Priel illustrée par Cosyn, en quatre volumes. Malheureusement, les dialogues ne sont pas rangés par ordre chronologique et il est impossible d'y suivre aisément l'histoire que j'ai essayé de retracer ici. J'ignore aussi pourquoi *l'Enquête sur la foi* manque dans cette traduction.

III. — ERASME ET THOMAS MORE.

HISTOIRE D'UNE AMITIE.

Il y aurait une étude à faire sur la façon dont Erasme comprenait l'amitié. Le livre commencerait par le nom de Servais Roger, ce jeune moine qu'Erasme connut à Steyn et pour lequel il éprouva une tendresse passionnée et un peu trouble. Sept lettres à Servais Roger sont conservées; toutes doivent dater de 1487, c'est-à-dire qu'Erasme avait probablement vingt et un ans et l'objet de sa flamme était certainement son cadet. Certaines critiques se sont demandé si les déclarations brûlantes d'Erasme étaient sincères ou bien si l'on doit y voir le développement d'un thème littéraire. Pour suggérer cette hypothèse, il faut n'avoir jamais connu l'atmosphère des pensionnats où de très jeunes gens, de très jeunes filles, isolés du monde, reportent sur

leurs compagnons la tendresse dont leur âme déborde. Les lettres d'Erasme à Servais Roger sont certainement authentiques, aussi bien que les sentiments qu'elles expriment. S'il fallait en donner une preuve, je la trouverais dans la seule lettre connue écrite par Erasme à son frère Pierre, pauvre diable peu doué qui mourut en 1528 sans que son brillant cadet en éprouvât grande peine. En 1487, Erasme s'adresse très affectueusement à Pierre (qui était moine à Sion près de Delft), mais, dès qu'on y regarde de près, on s'aperçoit que toute la lettre est faite uniquement pour lui parler de Servais Roger, pour lui dire combien Servais Roger est intelligent, pour lui emprunter un petit exemplaire de Juvénal qui ferait plaisir à Servais Roger (1). Celui-ci joua dans cette affaire le rôle ingrat de celui qui n'aime point, ou qui aime autrement et qui, fût-il désolé des tortures qu'il cause, ne peut rien faire pour les adoucir. Rien au monde n'étant plus importun qu'une passion qui n'est point partagée, Servais a peut-être souffert autant que celui qui lui écrivait fiévreusement : *Les lions, les chiens, les dragons aiment qui les aime et toi tu méprises celui qui meurt d'amour pour toi. Ce qui émeut les*

(1) Le père des deux garçons avait été copiste. Le manuscrit dont il est ici question venait peut-être de l'héritage paternel. Ces lettres de jeunesse portent les n^{os} 2 à 15 dans le premier volume d'Allen.

fauves te laisse froid, toi un homme, toi un jeune homme... Adieu, unique espérance de ma vie...

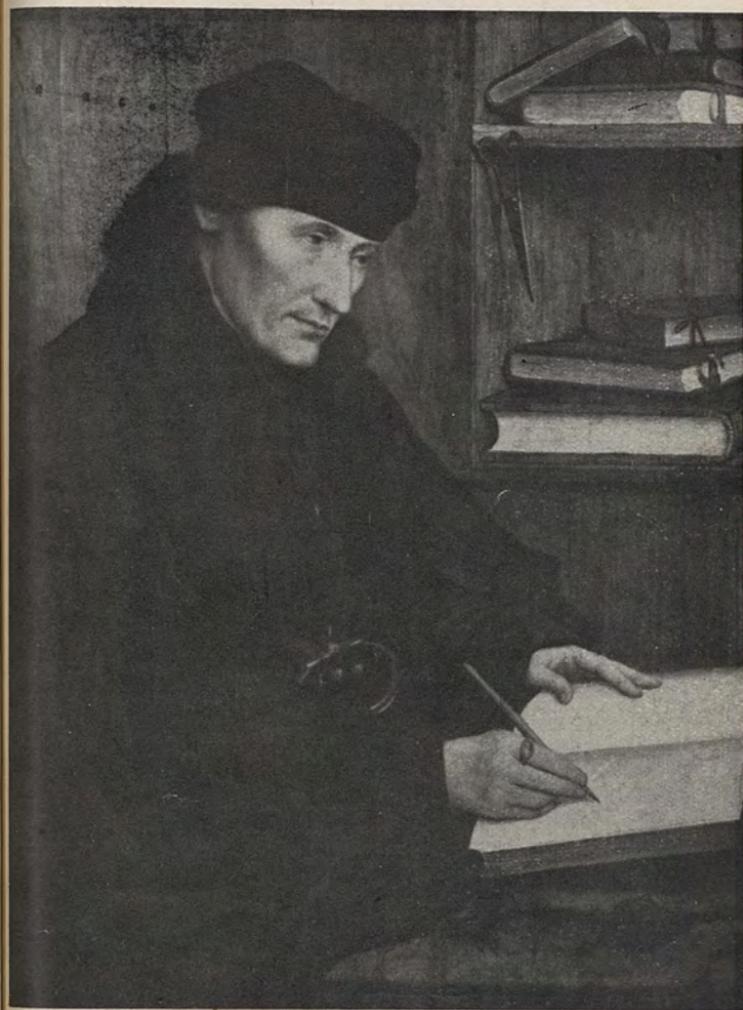
Les revirements du destin apportèrent une curieuse conclusion à cette orageuse amitié. En 1504, Servais devint prieur de Steyn et écrivit à Erasme, alors à Paris, pour l'inviter à rentrer au couvent qu'il avait quitté neuf ans plus tôt. Il reçut de Londres une réponse évasive : *Crois bien que, si je suis revenu ici, ce n'est pas sans raisons graves ni sans avoir consulté des gens éminents*; puis une autre où Erasme, de la façon la plus édifiante, lui annonce qu'il va désormais se consacrer à la méditation de la mort, mais ne parle pas de rentrer à Steyn. Servais dut presser son ancien ami de passer du moins son doctorat, car il reçut de Florence, du 4 novembre 1506, un billet bref et mécontent lui annonçant que c'était chose faite. Huit ans après, cet homme consciencieux fit une dernière démarche auprès d'Erasme pour qu'il rentrât à Steyn, ce qui lui valut une réponse terrible, froidement et délibérément méchante. Erasme y dit tout ce qui est capable de blesser un homme qui a consacré sa vie à son couvent. Il compare sa propre carrière, studieuse et fêtée, à la paresse engourdie des moines dont il exagère à plaisir l'inculture et l'ivrognerie. Aucun rappel de leur ancienne intimité. On sent très bien qu'il rougit des déclarations enflammées de sa vingtième année et qu'il préfère n'en pas

évoquer le souvenir. Dans sa terrible mémoire où rien ne se perdait, l'amitié excessive avait changé de signe et s'était muée en hostilité. Plus tard, une aventure analogue lui arriva avec Ulrich de Hutten qu'il aimà trop avant de le haïr exagérément (1).

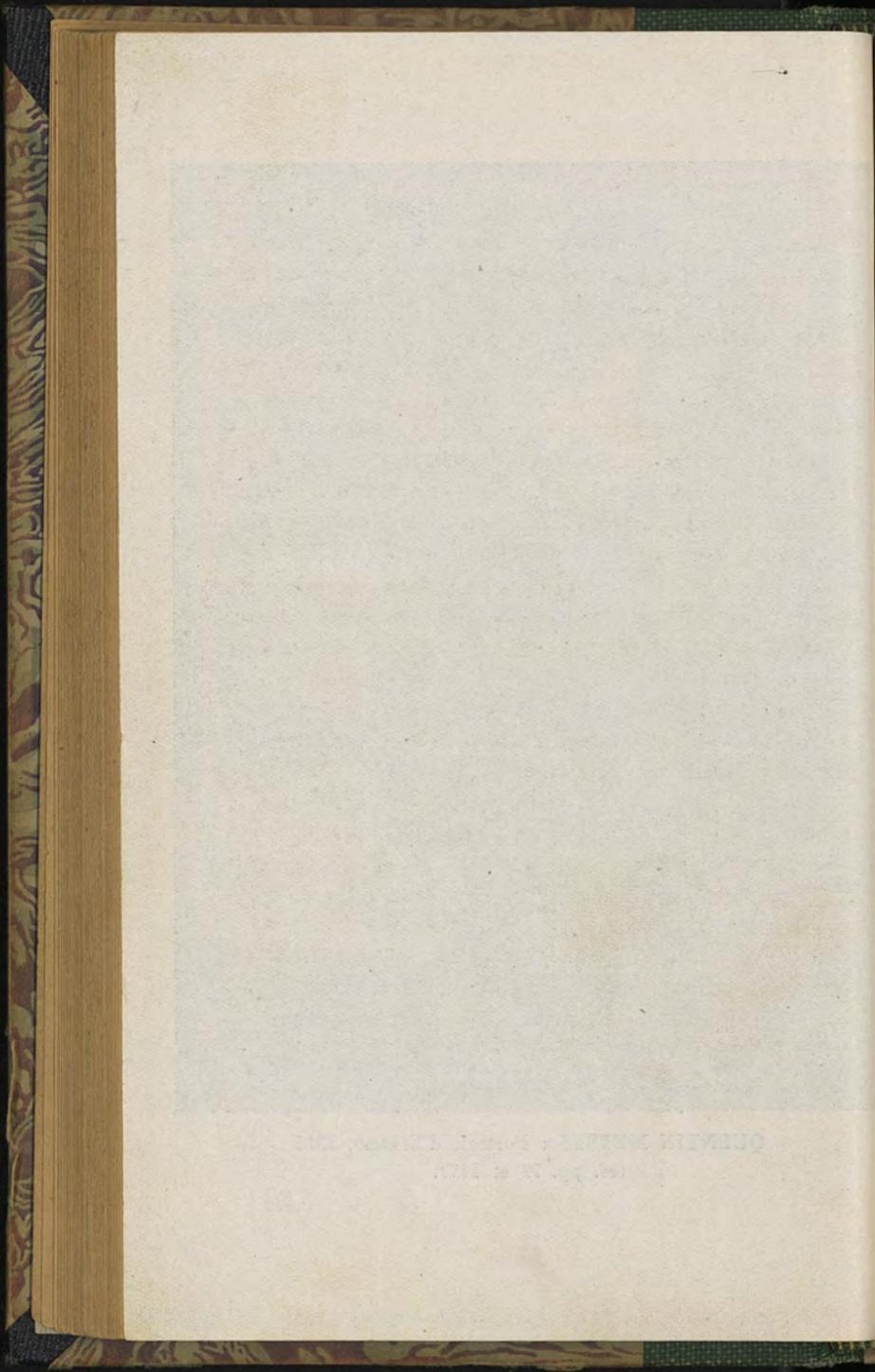
* * *

En face de ces expériences pénibles, l'amitié entre Erasme et Thomas More fut une chose belle, heureuse, sereine, dont tous deux sortirent enrichis. Ils se connurent chez lord Mountjoy en 1499 quand le premier avait trente-trois ans, le second vingt et un. Ils sympathisèrent tout de suite. Leur plus grande intimité se place pendant le séjour qu'Erasme fit en Angleterre après son retour d'Italie, entre 1509 et 1514 et lorsqu'ensuite l'humaniste revint sur le continent, entretenant avec le jeune juriste une correspondance vive et animée. C'est l'époque où ils échangent les cadeaux les plus charmants. Erasme dédie à More l'*Eloge de la Folie*, en jouant à la mode du temps sur le nom grec de celle-ci, *Moria*. More, en mission dans ces Pays-Bas où Erasme était né, écrit l'*Utopie* et la dédie à leur ami commun, Pierre Gilles, secrétaire de la ville d'Anvers. Puis, le 3 septembre 1516, il en envoie le manuscrit à Erasme en le priant de bien revoir le

(1) Allen, t. I, n^{os} 185, 189, 200 et 296.



QUENTIN METSYS : Portrait d'Erasme, 1517
(cf. pp. 79 et 137).



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
1852 N. Dearborn St. Chicago, Ill. U.S.A.

texte avant que Thierry Martens l'imprimât. L'année suivante, Erasme et Pierre Gilles se font peindre par Quentin Metsys et envoient à More, ambassadeur de Henry VIII à Calais, les deux volets de ce diptyque (1). More répondit aux deux donataires et nous avons les deux lettres, datées du même jour : 7 octobre 1517. Elles sont bien différentes. Pierre Gilles reçoit un mot amical, courtois et charmant, comme tout ce qui venait de la main de More et deux petits poèmes de remerciements. Mais la lettre à Erasme est une de celles que l'on porte sur soi pendant des jours, sans se résoudre à s'en séparer, puis qu'on relit aux heures de découragement, jusqu'à les savoir par cœur, car elles sont le don d'une âme :

A mon affection pour toi, mon Erasme, mon très aimé (2), je croyais que rien ne pouvait s'ajouter. Et voici que le souci que tu as pris de me lier plus

(1) L'original de l'*Erasme* a passé de la collection du comte Stroganoff à Rome à la Galleria nazionale d'arte antica; il en existe une copie ancienne au Musée de Hampton Court. L'original du *Pierre Gilles* est dans la collection de lord Radnor à Longford Castle. Le musée d'Anvers en possède une copie. Les originaux et les copies diffèrent par les titres inscrits, conformément à la mode du temps, sur la tranche des livres qui entourent le personnage principal. Le *Pierre Gilles* de Metsys a longtemps figuré sur les panneaux réclames de la société nationale des chemins de fer belges avec cette mention étonnante : Erasme par Holbein...

(2) *Erasme mi erasmiotate*, jeu de mots sur le prénom grec qui veut dire *aimé*.

*étroitement encore avec toi vient l'accroître⁸ indici-
blement. Je ne peux pas davantage te dire à quel
point je suis fier de penser que, par une preuve
insigne, tu declares ainsi qu'il n'y a personne par
qui tu souhaites être aimé plus que par moi. Car
j'interprète de la sorte, peut-être avec trop de
présomption, l'envoi de ce portrait grâce auquel
ton souvenir dans mon cœur se renouvelle chaque
jour, chaque heure de chaque jour. Tu me connais;
je n'ai pas à te démontrer que, tout empêtré que je
suis dans des affaires ineptes (1), mon esprit est
assez dégagé des vaines vantardises. Cependant, il y
a un sentiment d'orgueil que je n'arrive pas à secouer
de moi, et qui me remue d'une grande douceur, c'est
la conscience qu'aux yeux de la lointaine postérité
j'apparaîtrai recommandé par l'amitié d'Erasme,
— amitié prouvée par des lettres, des livres, des
tableaux. Puissé-je donner une preuve insigne que
je ne suis pas indigne de l'affection d'un si grand
homme, qui dépasse sa génération et dépassera les
suivantes. Cette preuve, je sais qu'il est au-dessus
de mes forces de la présenter au jugement du
monde, mais je voudrais du moins que dans ton
cœur tu ne me juges pas ingrat (2).*

La modestie de More est parfaitement sincère.

(1) More faisait fort bien, mais sans amour, son métier
d'avocat d'affaires.

(2) Allen, t. III, n^{os} 683 et 684.

Il n'a pas quarante ans. Il est à peine connu et il éprouve une juste fierté d'avoir été distingué, choisi entre tous par Erasme dont la gloire est universelle. Jusqu'à présent, il a reçu de son ami plus qu'il n'a pu lui donner. C'est seulement après la rupture protestante que More eut l'occasion de défendre son ami contre le rigorisme religieux qui se répandait dans les milieux catholiques. En ce moment, il s'occupe de ses affaires, lui fait parvenir l'argent des prébendes de Warham et prend grand soin que les sommes qui traversent la Manche ne soient pas trop écornées par le change et les bénéfices des intermédiaires. Erasme est très reconnaissant au jeune avocat qui veut bien assumer ces soucis fastidieux, mais, s'il l'aime, c'est pour ce qu'il est et non pour les services qu'il lui rend. Il suffirait pour s'en convaincre de lire une lettre d'Erasme à Ulrich de Hutten (1519), une autre à Guillaume Budé (1521), toutes deux remplies de la figure charmante de More (1).

Même sans avoir lu ces textes, on devinerait l'amitié entre les deux hommes dans les affinités qui rapprochent l'*Utopie* et l'*Eloge de la Folie*. L'un et l'autre livre sont de dures critiques, écrites par des hommes d'un grand et méritoire optimisme, qui avaient confiance dans le triomphe de la raison

(1) Allen, t. IV, n^{os} 999 et 1233.

collaborant avec la foi pour faire accéder l'homme à la cité de sagesse et de vérité. Un grand vent d'espoir passait sur le monde en cette mémorable année 1516 qui vit sortir des presses, si peu de temps après l'*Education du prince chrétien*, le *Nouveau Testament* de l'infatigable Erasme et l'*Utopie* de Thomas More. A vrai dire, c'est aussi l'année du *Prince*, mais le *Prince* était compensé d'avance par l'*Institutio Principis Christiani*, et le prince chrétien d'Erasme, s'il est tout le contraire de celui de Machiavel, ressemble comme un frère au sage roi Utopus.

Erasme et More étaient soutenus par l'élite des penseurs et des religieux du temps. Le 6 février 1512, John Colet prononce un sermon à Saint-Paul devant les prélats assemblés par convocation royale en vue de l'extirpation des hérésies. Il demande une réforme totale de l'Eglise. Quelques semaines plus tard, il prêche contre la guerre de France. Le Vendredi-Saint de 1513, au moment du débarquement des troupes anglaises à Calais, il condamne du haut de la chaire l'entreprise du roi; il ose dire que les hommes devraient suivre le Christ plutôt que Jules ou Alexandre. A qui se serait scandalisé de cette allusion aux intrigues politiques des derniers papes, Erasme aurait répondu que Jules et Alexandre étaient aussi des *imperatores* païens. John Colet, directeur de conscience de Thomas

More, approuvait sans réserve tout ce qu'Erasme entreprenait pour la renaissance des études et la restauration de l'esprit chrétien qui, dans l'esprit des trois amis, devait en résulter infailliblement. Beaucoup, à vrai dire, jugeaient que c'était là témérité pure et annonçaient que « l'introduction de l'imprimerie serait la ruine de la religion chrétienne » (1). More avait, en Dieu, une plus grande et plus sereine confiance : si Dieu a donné la raison à l'homme, c'est pour que l'homme s'en serve. Il avertit Erasme, dès la parution du *Nouveau Testament*, des coups que les franciscains préparaient contre lui. La lettre, où les moines ignorants, buveurs et mendiants, ne sont pas épargnés, est d'une gaîté, d'une verdure charmante (2). Quand on la lit, on s'explique l'erreur des biographes qui parlent volontiers de cette amitié comme d'un épisode de jeunesse. En cette année 1516, More avait trente-huit ans, Erasme avait atteint la cinquantaine. Une grande espérance prolonge leur jeunesse, redouble leur alacrité. More défend son ami par de petits traités rapides comme des javelots : la lettre à Martin Dorp, la lettre à l'université d'Oxford sur l'utilité de savoir le grec et la néces-

(1) Cette phrase est attribuée à Rowland Phillips, recteur de Merton College à Oxford en 1497 (Lupton, *The Utopia*, p. 7, n° 1).

(2) Allen, t. II, p. 481.

sité de retourner aux sources, la lettre à un moine inconnu concernant les études bibliques, les lettres contre Edouard Lee. Comme Erasme, il a une foi profonde en l'éternité de l'Eglise de Dieu : il sait qu'elle peut supporter de dures et salutaires critiques.

Pour bien apprécier la force de la pensée religieuse qui animait ces hommes, il faut lire et relire les admirables *Oxford Reformers* de Seebohm, où l'on voit se dérouler parallèlement, pendant vingt ans, la vie de John Colet, d'Erasme et de More. Mais John Colet eut le bonheur de mourir sans avoir rien su de l'affichage des thèses et de tous ce qui s'ensuivit. Et Seebohm arrête son exposé en 1519. Mais nous devons nous demander : « Qu'arrivera-t-il ensuite ? » En présence d'un événement qui dépassait tout ce qu'ils avaient imaginé, des hommes d'un tempérament aussi différent qu'Erasme et More ne pouvaient réagir de façon identique. Pendant les quinze années qui leur restent à vivre, que va-t-il advenir de leur amitié, scellée par leur commune espérance en la réforme catholique?

* * *

Cette question, plusieurs l'ont résolue *a priori*, secrètement ou explicitement.

Vers 1550, tout le groupe des héritiers de More

est radicalement anti-érasmien. Ce groupe est formé de catholiques, hommes et femmes qui, après son supplice, furent inquiétés sous Henry VIII, exilés sous Edouard VI. C'est seulement pendant le bref règne de Marie Tudor que William Rastell, neveu de Sir Thomas, parvint à publier les *English Works* (1557). L'avènement d'Elisabeth renvoya tout le monde en exil. Les *Opera Latina* furent imprimés à Louvain (1565) et les biographies qui circulaient en copies manuscrites ne purent être éditées que longtemps après (1).

Tous ces textes trahissent chez leurs auteurs un souci, une préoccupation essentielle : faire oublier que Sir Thomas fut l'ami d'Érasme. C'est ainsi que les *Opera Latina*, qui se vantent d'être complètes (*omnia quæ hucusque ad manus nostras pervenerunt*) ne donnent aucune des lettres à Érasme, ni aucun des traités écrits pour défendre Érasme. Toute l'activité de More entre 1500 et 1520 est ainsi réduite à l'*Utopie*, aux *Epigrammata* et aux traductions de Lucien. La preuve qu'il s'agit d'une véri-

(1) Celle de Roper, écrite vers 1557, imprimée en 1626; — celle de Rastell, écrite vers la même époque, perdue en grande partie; — celle de Harpsfield, un peu postérieure, imprimée pour la première fois en 1932, avec les fragments de Rastell; — celle de Stapleton, la seule qui soit écrite en latin et par un bon humaniste, composée sur le continent et imprimée à Douai en 1588; — celle de Cresacre More, arrière-petit-fils du saint, imprimée en 1631.

table fraude par omission, c'est que le volume s'ouvre par l'épithaphe composée par Sir Thomas pour lui-même sans la lettre à Erasme qu'elle termine. L'éditeur, soucieux d'effacer tout ce qui pouvait rappeler ce nom détesté, a imprimé l'épithaphe, mais non la lettre, d'autant plus embarrassante pour lui qu'elle contient un éloge sans réserve des travaux d'Erasme, écrit en 1532. La publier, c'était anéantir toute la thèse des biographes anglais, qui veulent que More ait demandé sans succès des rétractations à Erasme. Fraude pieuse, dira-t-on, mais quelle étrange piété que celle qui efface de la production de More entre 1500 et 1520 tout ce qui a précisément été inspiré par son zèle religieux et ne lui laisser que ses ouvrages profanes! Et que penser de ces héritiers qui laissent perdre toute la correspondance de celui dont ils prétendent honorer la mémoire? Sans les éditeurs bâlois, vingt précieuses lettres auraient été perdues.

L'esprit de parti des éditeurs des *Opera latina* n'a pas été senti par la postérité. Mais il n'a pas dû échapper aux contemporains; deux ans avant le recueil de Louvain, avait paru à Bâle un choix de *Lucubrationes* tout aussi tendancieusement fait. Mais ici l'éditeur a du moins cette excuse de n'avoir point promis des *Opera omnia*. Les *Lucubrationes* sont aussi érasmiennes que les *Opera omnia* sont hostiles à Erasme; elles contiennent les lettres à

Erasme, deux lettres d'Erasme lui-même, la lettre à Martin Dorp pour défendre Erasme. La distance qui sépare les *Lucubrationes* des *Opera latina* est aussi grande que celle qui sépare Thomas More vu par Kautsky (excellent commentateur, comme chacun sait, de l'*Utopie*), du même Thomas More vu par le P. Bridgett, excellent commentateur des *English Works*.

Il est inutile d'ajouter que les biographies de Roper, de Harpsfield, de Stapleton, de Cresacre More sont explicitement aussi anti-érasmiennes que l'est silencieusement l'édition de Louvain. Tous quatre, obligés d'admettre, malgré qu'ils en aient, que More fut l'ami d'Erasme, veulent du moins qu'il ne l'ait pas été jusqu'au bout. Un moment vint, disent-ils, où More pria Erasme de corriger ses ouvrages. Erasme refusa, malheureusement pour la postérité, qui se voit maintenant obligée de les expurger ou de les rejeter complètement. Le moment de ce désaveu se placerait forcément après 1520, quand la tempête protestante a éclaté et que More consacre tous ses loisirs à écrire contre Luther en latin, contre Fish et Tindale en anglais. Les anciens biographes ont mis là le doigt sur une difficulté réelle, qu'on ne peut résoudre sans avoir relu des textes dont eux-mêmes se souciaient médiocrement.

* * *

Les *Etudes sur la Renaissance* de Nisard en contiennent une sur *Morus* (cette graphie latine du nom est tout un programme, qu'on est heureux de voir réaffirmé lorsqu'on sort des biographies anglaises d'où l'humaniste est radicalement absent). Cet essai, criblé d'inexactitudes de détail, est, dans l'ensemble, un des meilleurs, un des plus pénétrants qu'on ait écrits. Il est peut-être le seul qui mette l'accent sur la lourde faute que commit More en acceptant la succession de Wolsey, alors que Wolsey était congédié pour n'avoir pu obtenir du pape une sentence de divorce et que More blâmait le roi de vouloir divorcer. Nisard ne renonce pas à trouver des explications d'un fait si surprenant. Qu'on veuille s'y reporter, ce n'est point notre sujet. Mais voici ce qu'il dit des rapports entre Erasme et Morus à partir de 1520 :

« Lorsque Luther aura jeté dans le monde chrétien ses paroles qui deviendront des glaives, Morus et Erasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront moins, comme il arrive aux amis qui se trouvent tout à coup dans des partis opposés, et dont les opinions ont refroidi les sentiments. Alors Erasme dira de Morus que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion (1). Morus pensera

(1) Lapsus de traduction : « plutôt vers la superstition que vers l'impiété », dit Erasme, vide *infra*, p. 111.

d'Érasme que, s'il refuse la controverse active et quotidienne avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie... Érasme trouvera que Morus manque d'étendue d'esprit; Morus, qu'Érasme manque de décision et de courage. Ils ne se brouilleront pas, ils continueront même à s'écrire de loin en loin, mais avec réserve et sans se dire les vrais motifs de leurs actions publiques. » (p. 186).

« Fantaisie flagrante », dit Bremond, qui estime que « tout ce portrait est fait de chic ». Et il termine sa protestation par ces mots :

« On peut, si on veut, se livrer autour de ces deux hommes à des fantaisies psychologiques, mais il faut renoncer à les amener en témoignage l'un contre l'autre. Ils s'aiment, ils s'entendent, ils se soutiennent jusqu'à la fin. » (1).

Ces trois verbes, après tout, ne sont pas synonymes, et le jugement de Bremond est bien rapide. Celui de Nisard est bien lourdement asséné. Que disent les textes?

* * *

Il faut remarquer d'abord qu'avant la scission protestante il y eut entre les deux amis un désaccord sur un point limité. Cela se produisit à propos de Germain de Brie (Brixius), ami d'Érasme, qui

(1) *Le bienheureux Thomas More*, Paris, Lecoffre, p. 81.

avait été outré de colère par des petits poèmes où More critiquait le snobisme des Anglais imitateurs des modes françaises. Après une querelle d'épigrammes où il est question de la valeur comparée des soldats français et des soldats anglais — tout ce qu'il fallait pour envenimer le débat —, Brixius répondit par un *Anti-Morus* si méchant et si perfide qu'Érasme lui demanda d'en racheter les exemplaires. Brixius riposta qu'il n'était pas plus disposé à retirer son livre qu'Érasme n'était disposé à retirer le sien contre Lefèvre d'Étaples (1). C'était répondre. More écrit alors à Érasme une longue lettre où il s'exprime contre Brixius avec la dernière violence (2). Les biographes ont fait le silence sur cet épisode. C'est absurde, car il prouve simplement que More a dû se vaincre pour arriver à la sérénité, au détachement, à l'exquise politesse que tous ont admirés en lui. Tout ce qui suit est un bel exemple d'une générosité triomphant peu à peu des soucis de second ordre : l'amour-propre national, la vanité littéraire. Érasme répond par une lettre très ferme, très sage ; dans toute leur correspondance, c'est peut-être la seule où il parle en aîné. Il prie More de ne plus écrire contre Brixius avec lequel lui, Érasme, désire ne pas se brouiller. Il assure que

(1) Allen, t. IV, n° 1045, décembre 1519 ; il s'agit de l'*Apologia ad Jac. Fabrum*, imprimée en 1517.

(2) Allen, t. IV, n° 1087, mars ou avril 1520.

s'il avait pu toucher Brixius avant l'impression de son livre, celui-ci aurait renoncé à l'imprimer, et il conclut : *Je l'aurais persuadé si ma lettre était arrivée à temps et je ne doute pas d'obtenir de toi que, par considération pour moi, tu agisses sur tes sentiments et cesses d'accabler de libelles un homme qui m'aime et que j'aime aussi* (1).

La réponse de More, qu'aucun biographe, excepté Nisard, ne signale, est une des plus belles qu'il ait écrites (2). On le voit de ligne en ligne marcher vers l'abnégation. Il commence par accuser le coup et écrit non sans amertume : *Cher Erasme, l'Antimorus était à Londres bien avant ta lettre et je m'étonne un peu que tu aies tant tardé à écrire au sujet d'une chose qui te tenait si fort au cœur... Je me serais bien borné à mépriser l'attaque, mais j'ai été détourné de ce parti par des amis sages et prudents, auxquels Brixius paraît plus ridicule encore qu'odieux et auxquels il est moins cher, à ce que je vois, qu'à toi.* Erasme, accusé dans sa fidélité d'ami, dut sentir la pointe; More continue, met longuement en doute la bonne foi de Brixius et finit par céder. Je cite le passage tout entier :

Pour moi, cher Erasme, afin que tu voies combien je suis plus disposé à t'obéir que Brixius, — encore que ta lettre me soit arrivée, non pas quand mon

(1) Allen, t. IV, n° 1093.

(2) Allen, t. IV, n° 1096, mai 1520.

livre était sous presse, mais quand il était imprimé tout entier, encore que j'y fusse poussé par tant d'amis, — au reçu de ta lettre, de cette lettre d'un homme dont le sentiment passe à mes yeux avant tous les calculs, je n'ai point imité mon adversaire Brixius, lui qui se vante d'obéir à tes moindres signes de tête, et qui dit avoir la bourse si bien garnie. Il a fait tant de cas de tes avertissements qu'il n'a pas pu se résigner à racheter ses exemplaires et à les jeter au feu : il n'a pas voulu soustraire à tous les regards ces inepties qui doivent déshonorer ce nom de Brixius... Quant à moi, cher Erasme, sauf deux exemplaires partis d'ici avant l'arrivée de ta lettre, l'un pour toi, l'autre pour Pierre Gilles, et sauf cinq autres qu'avait déjà vendus le libraire — car ta lettre m'a été remise comme on venait de mettre l'ouvrage en vente, et quand déjà on le demandait avidement —, j'ai racheté toute l'édition et je la tiens sous clef, attendant que tu décides ce que j'en dois faire.

Une fois assuré le triomphe de la grâce sur la nature, More se détend. Erasme lui a dit que Brixius n'était pas un affreux menteur, mais un homme digne d'être aimé. More n'est plus tellement loin de le croire et il écrit cette phrase admirable : *Je puis te dire franchement que je ne le hais plus, et, maintenant que mon âme s'est purgée (animo nunc defecatiore sum factus) j'arriverai à l'aimer pour*

L'amour des lettres, ou pour l'amour de toi (1). Son âme libérée de la haine s'épanouit, comme toujours, dans le rire. Erasme lui a demandé, second sacrifice, de supprimer d'une éventuelle réédition des *Epigrammata* toutes celles qui concernent Brixius. Erasme se figure-t-il que More tient tant que cela à ses productions littéraires? S'il n'avait tenu qu'à lui, il ne les aurait jamais imprimées. Il faut en finir avec cette sotte querelle. *L'amour que tu me portes me donne un rôle sérieux, parce que tu t'imagines de grandes choses à propos de moi. Mais aussi longtemps que je suis encore parmi les hommes et que je ne suis pas encore tout à fait un saint (il faut bien rire d'une chose risible), je suis sûr que le lecteur humain me pardonnerait d'avoir cédé aux faiblesses humaines qu'aucun homme ne peut secouer tout à fait.*

On a souvent cité la réponse de More à son gendre Roper le 13 avril 1534, jour où il fut prié de comparaître devant les commissaires royaux pour prêter le serment qu'il était décidé à refuser. Dans le bateau qui descendait de Chelsea à Lambeth, il fut d'abord abattu, puis son visage s'illumina : « Fils Roper, dit-il, je rends grâce à Dieu, la bataille est gagnée. » Erasme, quatorze ans auparavant,

(1) Texte des *Lucubrationes*; ou pour l'amour de toi ne figure pas dans le texte des *Epistolae ad diversos*.

l'avait aidé à remporter une victoire moins importante, mais peut-être aussi difficile à assurer. Et Erasme, qui savait que la vanité littéraire se dompte malaisément, remercia son ami du fond du cœur. Peu de temps après, il écrit à Budé : *Je vous sais gré à tous, pour avoir raisonné Brixius; je lui sais gré de s'être rendu à vos avis. Quant à More, il est si éloigné de toute pensée hostile qu'il a même oublié cette petite riette (conflictatiuncula) (1).* Erasme était d'autant plus frappé de l'incapacité de More à éterniser une querelle que lui-même, pour son compte, n'oubliait jamais rien... Au surplus, il ne se considéra pas comme quitte à l'égard de More. Il envoya à Brixius une lettre où il le prie très fermement de clore l'incident. Il le dit sur un ton d'autorité qu'il n'aimait pas à prendre inutilement et il fait de More un éloge très chaud et très sincère (2). Au moment où il écrit ainsi, il a déjà échangé quelques lettres avec Luther (3), et il sentait venir d'Allemagne un orage auprès duquel une querelle pour des épigrammes paraîtrait bien futile.

* * *

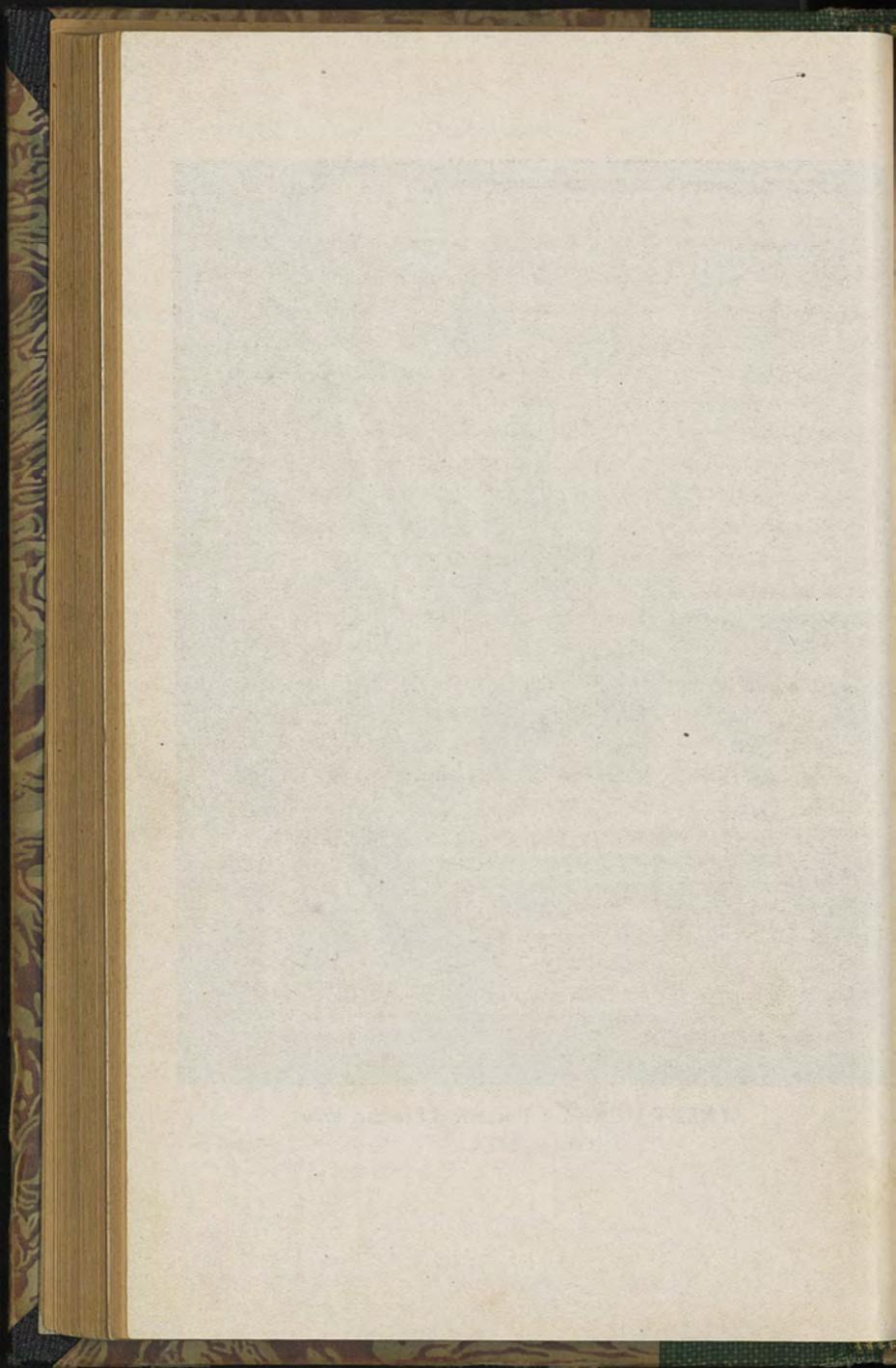
(1) Allen, t. IV, p. 1117.

(2) Allen, t. IV, n° 1233, septembre 1521.

(3) La première lettre de Luther est du 28 mars 1519, la première réponse d'Erasme, du 30 mai.



ALBERT DÜRER : Portrait d'Erasmus, 1526
(cf. p. 137).



L'événement protestant trouva les deux amis séparés et destinés à ne plus jamais se revoir en ce monde; leur correspondance même semble être devenue plus malaisée à mesure que le rôle politique de More allait grandissant. Plus d'une lettre a été écrite avec l'arrière-pensée qu'elle serait ouverte avant d'arriver à destination. Tout conspire à nous rendre obscurs leurs rapports pendant cette période.

Tout d'abord une longue lacune coupe leur correspondance de juillet 1521 à décembre 1526. Impossible de savoir si pendant ces cinq ans et demi ils ont cessé de s'écrire, si les lettres se sont perdues en route ou si elles ont été perdues par les éditeurs d'Erasme. Il est d'autant moins utile de faire des conjectures que l'entretien se rouvre par une lettre de More et une réponse d'Erasme qui nous permettent de retracer leur vie spirituelle à tous deux pendant cette période.

Erasme, après bien des hésitations, a lancé contre Luther son traité *Du Libre Arbitre* auquel Luther a répondu par le *Serf-Arbitre*. Erasme riposte de nouveau par la première partie de l'*Hyperaspistes*. Mais la seconde partie tarde à paraître et les luthériens crient victoire. Sir Thomas écrit à son ami le 18 décembre 1526 (1). Il regrette de le savoir

(1) Allen, t. VI, n° 1770.

malade, d'autant plus que tout le monde chrétien attend avec impatience la seconde partie du traité :

Quelques-uns vont colportant que la crainte du risque a troublé ta méditation et t'a enlevé le courage d'avancer dans ton œuvre. Si cela était, mon étonnement et mon chagrin seraient au comble. Mon très cher Erasme, toi qui as enduré tant de fatigues, tant de dangers, tant de travaux herculéens, toi qui, pour servir le monde, a passé dans les peines et les veilles toutes les belles années de ta vie, ne commence pas maintenant à t'attacher misérablement à ces années infirmes, au point de vouloir renoncer à la cause de Dieu plutôt que d'accepter une défaite. Erasme ne peut plus reculer : Tu as répondu aux calomnies, puisque tu l'as percé (Luther) de ton stylet, puisqu'il te reste à traiter l'explication des Ecritures, puisque tu t'es engagé à la face du monde entier, dans les mille exemplaires de la première partie, comme dans autant de billets signés de ton nom, à poursuivre jusqu'au bout, Luther lui-même n'est pas assez fou pour espérer que tu ailles maintenant laisser la cause de Dieu après avoir réglé la tienne et que tu oublies ce que tu as publiquement promis. More ne néglige rien de ce qui pourra stimuler son ami : Luther parle de lui avec mépris; en Allemagne, on répète qu'Erasme, concernant l'Eucharistie, ne pense pas autrement que Carlstadt. Qu'il donne

rapidement tous les démentis nécessaires. *Sur ce point, si Dieu t'en donne le loisir, je voudrais qu'un traité parte, pour aller défendre notre foi, de ton cœur, son plus solide rempart. Mais j'ai un trop vif souci de l'Hyperaspistes : je voudrais que rien ne te tînt tant au cœur, qu'aucune chose n'appelât ailleurs ton cœur et tes pensées et ne t'empêchât de le terminer en premier lieu.*

Erasme, vieilli, malade, épuisé, répond le 30 mars 1527 par une lettre où l'on sent combien est importune l'insistance de ses amis :

Suppose même que j'aie le temps et les forces nécessaires. Si je traite le sujet d'après le sentiment des moines et des théologiens qui font la part beaucoup trop large aux mérites des hommes, à cause du gain qu'ils en retirent, je parlerai contre ma conscience et j'obscurcirai sciemment la gloire du Christ. Si je compose de façon à accorder quelque chose au libre-arbitre et davantage à la grâce, je blesserai les deux partis. C'est ce qui m'est arrivé pour la Diatribe. Si je suis Paul et Augustin, il ne reste presque plus rien pour le libre-arbitre. Dans les deux livres qu'Augustin déjà vieux a écrits pour Valentin, il affirme à vrai dire que la volonté est libre. Mais il fait un tel cas de la grâce que je ne vois vraiment pas la place qu'il peut laisser à la volonté. Il dit que les œuvres accomplies avant la grâce sont mortes; il attribue à la grâce le fait que

nous nous repentons, que nous voulons faire le bien, que nous le faisons, que nous persévérons. Tout cela, c'est le travail de la grâce en nous. Où donc sont les mérites! Acculé à cette question, Augustin se tire d'affaire en disant que Dieu nous impute ses bonnes œuvres à mérite et couronne en nous ses propres dons. Belle défense du libre-arbitre! L'opinion ne me déplairait pas d'après laquelle nous pouvons, par les seules forces de la nature et sans aucune grâce particulière, acheminer la grâce, de congruo, comme disent ces gens-là. Mais Paul s'y oppose et même les scolastiques n'acceptent pas cette doctrine... (1).

Est-il nécessaire d'en citer davantage pour voir s'opposer les deux points de vue? Pour More, tout est simple. Il voit le bien d'un côté, représenté par les catholiques dont le meilleur est sans nul doute son cher Erasme, auquel il disait naguère : *toi dont toute l'œuvre sue le Christ* (2); de l'autre côté est le mal représenté par Luther et les siens. Qu'Erasmus entre en lice et les ennemis battront aussitôt en retraite. Erasme sait que les choses sont bien plus compliquées. Il sent contre lui l'hostilité des moines qui ne désarment pas et la haine des hérétiques qui ne lui pardonnent pas de rester catholique. Il ne trouve un peu de réconfort que dans l'appui que

(1) Allen, t. VII, n° 1804.

(2) Allen, t. IV, n° 1090.

lui donne le pape, ce qu'il exprime en termes que seul son contemporain Rabelais aurait traduits dignement (1). More semble avoir perdu de vue que naguère encore, les « ennemis », pour eux, c'étaient les « barbares », les Carmes déclamateurs, les Franciscains superstitieux, les Dominicains plus versés dans la dispute que dans l'Écriture. Erasme, lui, n'oubliait rien. Il se rappelle tout ce qui le sépare de ceux qui, aujourd'hui, le somment d'intervenir. Il sait que beaucoup de ceux qui aboient contre Luther cherchent aussi à mordre Erasme. Il se dit que, tout compte fait, il s'entendrait plus aisément avec Mélanchthon qu'avec Standish. Tout cela le rend circonspect. Sa circonspection ne peut que le desservir dans les deux camps. On le considère comme un tiède parce qu'il a le malheur d'avoir beaucoup d'esprit critique en un temps où il valait mieux avoir un vigoureux esprit de parti. Peut-être, en quelque heure troublée, regretta-t-il de n'avoir pas la simplicité d'âme et de regard de son ami Sir Thomas.

* * *

Les quelques années qui suivent ces deux lettres sont les seules où les textes attestent un refroidisse-

(1) *A summis orbis præsulibus timeor, ab hominibus abjectissimis conspuor, concacor, commingor* (Lettre du 30 mars 1527).

ment entre les deux humanistes. More dut être profondément peiné par la lettre du 30 mars 1527, où Erasme ne dissimulait pas sa mauvaise humeur. Tout conspirait à l'attrister : le fait que son ami était malade et mal compris de tous; qu'il était réticent sur des points où Sir Thomas n'admettait pas d'hésitation; qu'il tardait et arriverait trop tard, comme naguère lorsqu'il s'agissait d'arrêter la publication de l'*Anti-Morus*. Pendant les années 1527-32, ils n'échangent plus que de courtes lettres insignifiantes. Rien qui concerne leurs travaux. C'est l'époque de la grande activité littéraire de More. Il publie en 1528 le *Dialogue concernant les hérésies*, en 1529 la *Supplique des âmes*, en réponse à la *Supplique des mendiants*, où Simon Fish demande la confiscation des biens du clergé. Il prépare la *Réfutation* à la riposte que Tindale avait adressée au *Dialogue*. De tout cela, Erasme, qui ne savait pas un mot d'anglais, n'a certes rien lu. Eût-il pu connaître ces pages charmantes, il ne les eût probablement pas goûtées. Elles sont pleines de *motherwit*, d'un sentiment religieux enfantin, populaire, poétique, d'un humour simple et souriant. Erasme, curieux mélange de grand seigneur des lettres et de pédant aux plaisanteries lourdes, n'aurait pas été sensible à l'exquise distinction qu'il y a dans cette familiarité. Rien d'étonnant qu'il n'ait pas félicité More de ses ouvrages. Ce qui est plus

étrange, c'est que More ne lui parle pas davantage des siens. Peut-être blâmait-il Erasme de s'occuper surtout de philologie profane à un moment où l'Eglise était attaquée de toutes parts (1).

Quoi qu'il en soit, la correspondance se réduit à ceci : le 28 février 1528, billet d'Erasme marquant une extrême lassitude. Henry VIII l'invite à venir en Angleterre : il préfère ne remercier le roi qu'avec un léger retard plutôt que d'écrire une lettre trop négligée. Il envoie son *famulus*, Quirinus Talesius, par l'intermédiaire duquel il prendra conseil de ses amis (2). Aucune expansion, aucune expression de joie à la perspective de revoir Sir Thomas. Pas de réponse de celui-ci. Quirinus aura été chargé d'un message verbal en même temps qu'on lui remettait le portrait de la famille More par Holbein. Le 5 septembre 1529, de Fribourg-en-Brisgau, Erasme écrit de nouveau. Il se réjouit de la signature de la paix dont il réfère tout l'honneur à Henry VIII, l'*invincible*. Après une revue des événements d'Europe, il ajoute : *Si j'étais resté à Bâle, les théologiens auraient crié que j'approuve*

(1) Le *De Pronunciatione* et le *Ciceronianus* en 1528, la *princeps* de Ptolémée en 1530, l'*Aristote* et le *Tite-Live* en 1531, *Démosthène* et *Térence* en 1532, les *Apophtegmata* en 1531. Pendant la période 1500-1520, c'est au contraire Erasme qui donnait le plus à l'humanisme chrétien et More à l'humanisme profane.

(2) Allen, t. VII, n° 1959.



ce qui s'y passe (1). Et maintenant ils triomphent en disant que je suis parti parce que j'avais peur. Il a quitté Bâle à regret, sa santé est telle qu'il a cru ne pas pouvoir supporter le changement (2). Il n'est plus question de partir pour l'Angleterre. Ce qui est étrange, c'est qu'Erasme ne dise rien du portrait qu'il a reçu cependant, car le lendemain 6 septembre il écrit à Marguerite More, Mrs. Roper, pour la remercier avec tous les siens (3). Nous voilà loin des joyeuses effusions en vers et en prose qui ont accompagné l'autre envoi de portraits, ceux d'Erasme et de Pierre Gilles exécutés par Quentin Metsys pour Thomas More aux temps heureux de l'*Utopie*. Quinze années ont lourdement pesé sur les deux amis et surtout sur Erasme. Les trois années qui vont venir accableront More. Quirinus emporta les deux lettres et probablement rapporta la réponse, une seule lettre de Marguerite Roper à Erasme, écrite à Chelsea le 4 novembre 1529 (4). La jeune femme s'adresse gauchement à ce vieillard qu'elle n'a plus vu depuis au moins douze ans, alors qu'elle était une fillette. Elle lui parle de ses infirmités, de son grand âge, avec plus de gravité probablement qu'il ne souhaitait. Mais certainement elle

(1) L'hérésie et la dictature d'Oecolampade.

(2) Allen, t. VII, n° 2211.

(3) Allen, t. VII, n° 2212.

(4) Allen, t. VII, n° 2233.

dit vrai lorsqu'elle appelle Erasme *le vieil ami, le fidèle ami de son père*. Pourquoi More n'ajoute-t-il rien à la lettre de sa fille? Était-il accablé de besogne? Sentait-il entre son vieil ami et lui des réticences qui lui rendaient toute effusion impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'on sent très bien, en cette période de leur vie, qu'Erasme le comprend mieux que lui-même ne comprend Erasme et qu'Erasme fait, en vue d'un rapprochement, des efforts auxquels Sir Thomas ne répond guère. Encore une fois, rien ne nous permet de croire que des lettres auraient été perdues.

En octobre 1529, More accepte le Sceau et l'annonce à Erasme par un court billet qui contient cette phrase prophétique : *Avec ta grande expérience des choses humaines, tu plaindras peut-être mon sort...* (1). En effet, Erasme, toujours clairvoyant, désapprouve la résolution et, le 30 mars 1530, écrit à Lord Mountjoy : *Je ne fais de compliment, ni à Thomas More, ni aux études, mais à votre royaume, auquel aucun chancelier meilleur ni plus scrupuleux ne pouvait échoir* (2).

Aucun échange pendant les trois années où More est chancelier. Puis, brusquement, du 14 juin 1532, une longue lettre de More, nourrie, amicale, où

(1) Allen, t. VIII, n° 2228.

(2) Allen, t. VIII, n° 2295.

l'on retrouve le ton d'autrefois (1). Avec celle de 1526 et le billet du 28 octobre 1529, c'est exactement tout ce qui nous reste de ce que More a pu envoyer à Erasme au cours des quatorze dernières années de sa vie. Ce texte est donc précieux, d'autant plus qu'il complète heureusement un passage des *English Works* duquel il faut le rapprocher.

More annonce sa retraite, se félicitant d'avoir enfin le temps de vivre, comme Erasme a toujours pu le faire, pour Dieu et pour soi-même. Le roi a consenti à accepter sa démission, car sa mauvaise santé ne lui aurait pas permis de bien s'acquitter des devoirs de sa charge (tout ceci est visiblement écrit de façon à pouvoir sans inconvénient être lu par la police du roi). More, à vrai dire, n'espère pas pouvoir travailler avec l'activité d'un Erasme, que Dieu a comblé de dons particuliers. Rien n'a pu empêcher Erasme d'écrire, ni la maladie, ni les envieux qui s'acharnent contre lui depuis tant d'années. Les pierres qu'ils lui jettent retombent sur leur propre tête. Cependant, il y a des gens de valeur qui voudraient l'amener à corriger des détails de son œuvre. Qu'il ne s'en tourmente pas; cela arrive à tous les auteurs. Erasme, chacun le sait, s'il avait prévu l'hérésie, aurait dit les mêmes choses avec simplement plus de modération. De

(1) *Erasmii Opera Omnia*. éd. Leyde, 1703, t. III, 2, col. *Mori Lucubrationes*, p. 484.

même, les Pères de l'Eglise, s'ils avaient prévu notre siècle aussi clairement qu'ils ont vu le leur, auraient dit bien des choses plus prudemment ou plus explicitement. Ils ne l'ont pas fait parce qu'ils voulaient remédier aux maux contemporains et ne pouvaient prévoir l'avenir. Les hérétiques d'aujourd'hui se vantent d'aller chercher des arguments dans leurs écrits. On traite donc ceux d'Erasme comme ceux des Pères, des Apôtres, des Evangélistes et comme les paroles du Sauveur lui-même, *source principale et presque unique des fausses conclusions qu'en tirent les hérétiques*. Qu'Erasme ait courage et laisse aboyer les malveillants (on croirait lire une lettre écrite en 1516, quand les moines portaient en guerre contre le *Nouveau Testament*). Mais que, par égard pour des scrupuleux, il consente parfois à quelques atténuations.

A la lettre est annexée l'épithaphe qui est le testament de More et la courte élégie pour le tombeau qui devait contenir ses restes et ceux de ses deux femmes. La correspondance de More offre peu de pièces plus intéressantes. Ces quelques pages résument toute une vie, en un moment où celui qui venait de déposer le Sceau, tout à sa lutte contre l'hérésie, paraissait avoir oublié le combat qu'il menait jadis contre l'ignorance, en compagnie du savant Erasme. Le voici qui tend de nouveau sa main un peu lourde et mal soignée, que Holbein

a cachée dans une vaste manche, vers la fine main qui tient habilement une plume infatigable.

En 1516, More déplorait déjà que des catholiques prissent scandale des déclarations d'Erasme. En 1532, il le voit exposé à deux formes de malentendu : d'une part, les esprits timorés continuent à se scandaliser; d'autre part, les hérétiques triomphent chaque fois (et cela arrive souvent) qu'ils trouvent chez Erasme une critique des choses qu'eux-mêmes attaquent. Erasme attaquait pour réformer et eux pour détruire, mais la foule n'y regarde pas de si près. Et plus haut Tindale brandit la *Folie*, plus il effarouche les catholiques à la foi débile. Alors, More essaie de préciser le point de vue d'Erasme devant les uns et les autres. Le passage qui suit, tiré de la *Réponse à Tindale pour avoir employé le mot « congregation »*, est exactement contemporain de la lettre accompagnant l'épigramme :

Tindale m'a demandé pourquoi, depuis bien longtemps, je n'ai pas attaqué Erasme, qu'il appelle mon chéri, qui a traduit le mot ecclesia par congregatio. Et il continue, avec la méchanceté qui lui est propre, en disant que je ménage vraisemblablement Erasme, parce que c'est chez moi qu'il a écrit la Folie. Je n'ai pas attaqué Erasme, mon chéri, parce que je n'ai pas trouvé chez Erasme, mon chéri, les intentions pernicieuses que j'ai trouvées chez Tin-

dale. Car si j'avais trouvé chez Erasme, mon chéri, les dessins maléfaisants que j'ai trouvés chez Tindale, Erasme mon chéri ne serait plus mon chéri. Mais je trouve chez Erasme, mon chéri, qu'il déteste et abomine les erreurs et hérésies que Tindale enseigne et où il persévère. C'est pourquoi Erasme mon chéri sera encore mon chéri. Et certes, si Tindale ne les avait jamais enseignées ou s'il avait eu le bonheur de les rejeter, alors lui aussi serait mon chéri. Mais puisqu'il se cramponne à ses hérésies, je ne puis pas considérer comme mon chéri quelqu'un que le diable considère comme le sien...

... Et concernant la Folie où Erasme... atteint et blâmé uniquement les fautes et erreurs qu'il trouve en toute sorte de peuple, examinant tout état et condition, ecclésiastique ou laïque, ne laissant personne indemne, c'est un livre duquel Tindale dit que, s'il était en anglais, tout homme verrait bien que je pensais alors tout autrement que je ne fais aujourd'hui. Si cela est vrai, j'ai d'autant plus de raisons de remercier Dieu de m'avoir amendé. Mais sûrement ceci est vrai, que, loué soit Dieu, jamais en ma vie je n'ai songé à retirer de vénération les saintes images des bienheureux ni leurs saintes reliques. Pas même si cela se trouvait dans la Folie, personne n'en devrait conclure que telle fût ma pensée, puisque le livre est, non de moi, mais d'un autre, celui-ci fût-il mon chéri le plus chéri. Toute-

fois, le livre de la Folie se borne en fait à railler l'abus en ces choses...

A présent tout le monde se scandalise.

... Je dis par conséquent qu'en un temps où les hommes par leur propre faute interprètent de travers la parole de Dieu et s'en scandalisent, jusqu'à ce qu'ils se soient amendés, si quelqu'un voulait maintenant traduire la Folie en anglais ou quelque une des œuvres que j'ai moi-même écrites avant aujourd'hui, encore qu'il ne s'y trouve rien de mal, comme le peuple aujourd'hui prend de travers tout ce qui est bon, je souhaiterais brûler les livres de mon chéri et les miens par-dessus le marché plutôt que de voir le peuple s'en offenser (et cependant ce serait sa faute et non la nôtre), étant donné que c'est ainsi que je le vois présentement disposé... (1).

Je crois bon de citer le passage en entier pour faire sentir le mouvement de la pensée de More, infiniment plus onduleux en anglais qu'en latin (2). On y voit More se solidarissant avec Erasme; mais, si quelqu'un se scandalise, soit de l'*Eloge de la*

(1) *English Works*, pp. 421 sqq.

(2) On peut résumer un de ses paragraphes latins, mais on doit toujours citer textuellement son anglais quoique celui-ci, plus abondant, contienne à première lecture plus de redites. C'est que les traités anglais sont écrits pour des gens simples, incapables de saisir une idée sous une forme abstraite et rapide, malhabiles à comprendre à demi-mot, à quoi Erasme excellait.

Folie, soit d'une des lettres où More a bataillé contre l'ignorance, il est prêt, non à condamner ces textes, mais à les retirer comme inopportuns. Au surplus, il ne nie pas avoir varié, mais il a confiance en Dieu et il espère, sur tous les points où il a changé, avoir changé en bien. Ainsi, en tous temps, comme Erasme, il a blâmé l'abus dans les pèlerinages; mais aujourd'hui la pratique lui paraît plus recommandable que l'abus ne lui paraît blâmable. Enfin, il n'est pas Erasme. Qu'on reproche à Erasme ce qui est d'Erasme, à More ce qui est de More. En écrivant cela, il pense certainement aux années où de lourds malentendus s'appesantissaient entre eux. De ce différend, il ne garde aucune rancune, — il était incapable de garder rancune à personne, pas même à Brixius. En lui, tout est dominé, mais la parfaite entente des années d'optimisme ne saurait renaître intacte. Dans les lettres écrites de la Tour, aucune n'est destinée au vieil Erasme; dans les pages d'adieu où chaque servante, chaque *nurse* trouvera un mot amical, il n'y a pas un salut pour l'ancien compagnon de lutte. Nous sommes trop mal renseignés pour pouvoir accuser More d'indifférence, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, tout se passe comme si Erasme s'était effacé de sa pensée pendant les quinze mois de la captivité.

* * *

Erasme, lui, restera fidèle jusqu'à son dernier souffle. Il défendra More et le pleurera. Mais, contrairement à Sir Thomas, qui n'avait pas plus de mémoire qu'un enfant lorsqu'il s'agissait des choses pénibles, Erasme n'oublie rien. Certains reproches sont restés plantés en lui comme des épines; des conseils trop insistants l'ont hérissé d'impatience. Il n'est pas de ceux que le voisinage de la mort apaise et détend. Les deux lettres dont il me reste à parler sont pleines d'une douleur sincère, inquiète dans la première, aiguë dans la seconde. Mais la mauvaise humeur n'en est pas plus absente que dans la lettre du 30 mars 1527. Entre lui et le souvenir de Thomas, une arrière-pensée s'interpose que rien ne pourrait écarter : son meilleur ami l'a déçu, son meilleur ami ne l'a pas compris jusqu'au bout; il s'est douloureusement heurté au mur au delà duquel More ne pourrait plus le suivre. Et Erasme n'est pas homme à pardonner aisément une telle déception.

Cependant, il essaie de sauver More. Il envoie à Jean Heigerlin, dit Jean Faber, évêque de Vienne, une longue lettre destinée à être lue par Henry VIII (1). Le plaidoyer est bien maladroit. Erasme rappelle que More n'a pas recherché les honneurs, mais les a reçus de la grâce royale. Or,

(1) *Erasmi Opera Omnia*, Leyde, 1703, t. III, 2^e partie, col. 1809 sqq.

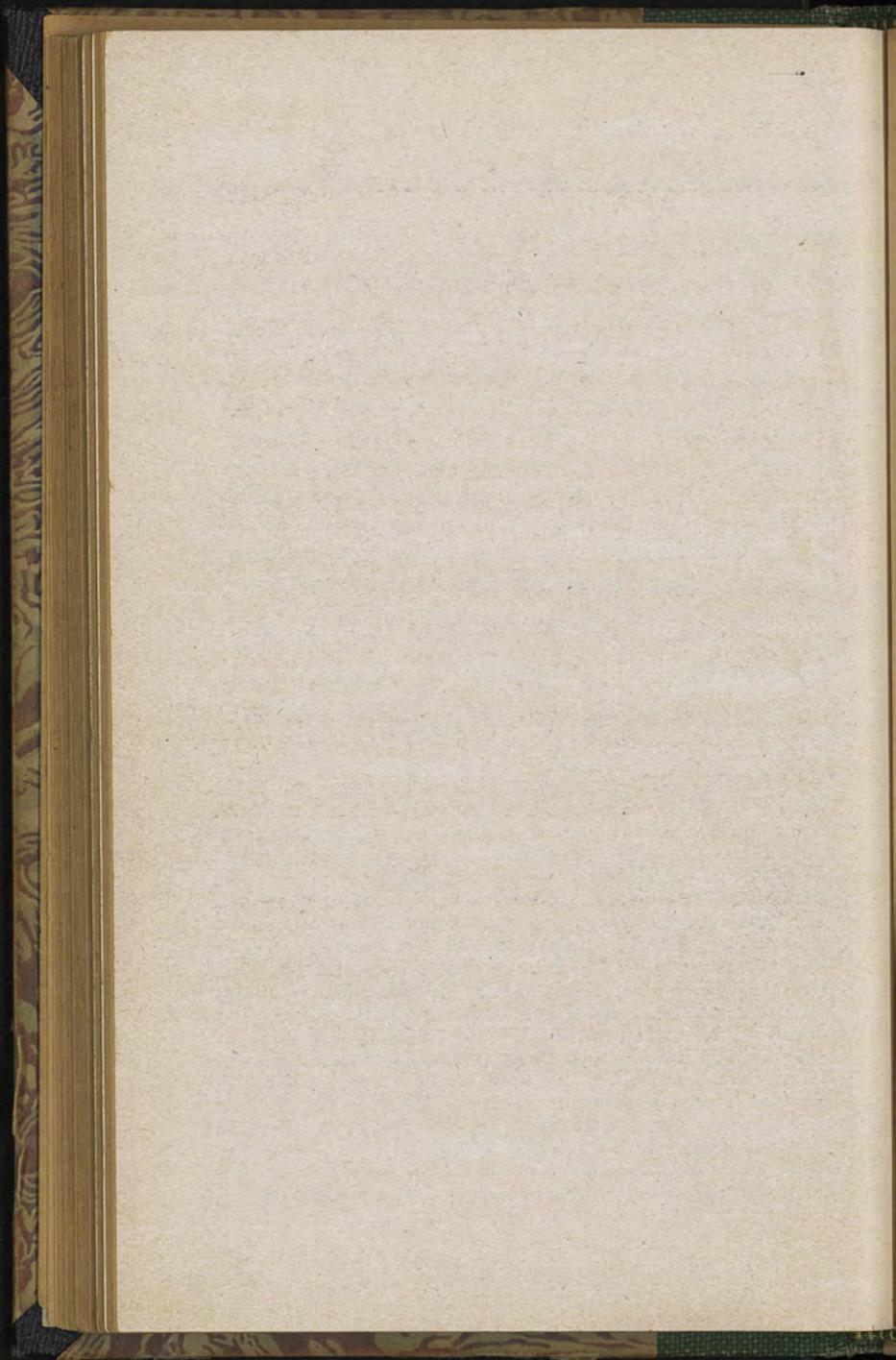
. De valetudine viderit dominus De offen-
sione, omitte quæso anemôlia Citius ipse mihi
diffiderem q̄ tibi. Sunt que in tuum adventum differo.
Cruciatibus absunt. Stomachus languet. Hoc novum non est.
Damianus Escher adest. Cetera coram. Vale. Mox a prandio. XI. Aprilis
1534.

Erasmus vere tuus.

quæ epistolæ tuæ oras mixtæ ex cera rubra
viridi. Hoc an ab te factum sit scire cupio.

Fac-similé de l'écriture d'Erasmus (cf. pp. 133 ss. et 95).

Fin d'une lettre appartenant à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. S(alutem). De valetudine viderit dominus. De offensione omitte, quæso, « anemôlia ». Citius ipse mihi diffiderem quam tibi. Sunt que in tuum adventum differo. Cruciatibus absunt. Stomachus languet. Hoc novum non est. Damianus Escher adest. Cetera coram. Vale. Mox a prandio. XI Aprilis 1534. Erasmus vere tuus. Signum epistolæ tuæ erat mixtum ex cera rubra et viridi. Hoc an ab te factum sit scire cupio. « Je te salue. Ma santé est entre les mains de Dieu. Pour ce qui te peine laisse de côté, je t'en prie, ces choses insignifiantes. Je me défierai de moi-même avant de me défier de toi. Je laisse le reste jusqu'à ton retour. Les souffrances ont diminué, mais l'estomac reste paresseux, comme toujours. Damien Escher est ici. Le reste de vive voix. Adieu. En hâte, au sortir de table, le 11 avril 1534. Ton Erasmus. Le cachet de ta lettre était mêlé de cire rouge et verte. Je voudrais savoir si c'est toi qui as fait cela. » — Erasmus se méfie, non sans raison, de ceux qui fracturaient le cachet des lettres et essayaient ensuite de cacher leur indiscrétion.



si le roi exigeait de sa créature une soumission absolue, c'est précisément parce qu'il avait tout donné spontanément. Erasme fait souvenir aussi que More était un modèle de vertu conjugale, au point d'avoir préparé un caveau pour lui-même et pour ses deux femmes, détail que le roi ne lira pas sans impatience. Enfin, il souligne la parfaite bonne volonté de More en matière religieuse, disant que, s'il penche vers un extrême, *ce serait plutôt vers la superstition que vers l'impiété*. Or, en 1519, le même Erasme écrivait à Ulrich de Hutten : *More cultive ardemment la vraie piété, mais il est étranger à toute superstition*. Lorsqu'on lit cela, on se rend compte que Nisard dit les choses lourdement, mais qu'il a raison. Erasme en 1534 ne voyait plus More avec les mêmes yeux qu'en 1519. Dans l'intervalle, à plusieurs reprises, il l'a trouvé importun et naïf. Et, dans la lettre où il raconte le procès et le supplice de Sir Thomas et de John Fisher, si on la lit attentivement, le même jugement affleure encore (1). Assurément, il est profondément ému; il rend un hommage éclatant à l'héroïsme des deux martyrs, mais il ne saurait prendre sur lui au point de retenir quelques épigrammes : *En épargnant des hommes d'une piété, d'une érudition si remarquables que déjà l'immortalité les a touchés, le roi*

(1) *Erasmi Opera Omnia*, Leyde, 1730, t. III, 2, col. 1763 sqq.

aurait travaillé pour lui-même et pour sa propre gloire. Il pouvait les exiler : un homme courageux trouve une patrie n'importe où. Une condamnation à mort fait haïr. Quand le roi de France Louis XII, en arrivant au trône, demanda le divorce d'avec sa femme fille de Louis XI, la chose déplut à beaucoup de gens de bien, entre autres Jean Standonck et à son élève Thomas, qui, dans leurs sermons, ne dirent rien, sinon qu'il fallait prier Dieu de bien inspirer le roi. Celui-ci se borna à les bannir et les rappela une fois le divorce accompli. Chacun, ici, reçoit, sa leçon. Le roi est rappelé à la modération. Le pape est prié de se souvenir qu'un de ses prédécesseurs a été moins intransigeant avec Louis XII que lui-même avec Henry VIII, probablement parce qu'aucun empereur, en 1499, ne protégeait la reine menacée. Et si Standonck, qui a fait régner à Montaignu les effrayantes austérités dont Erasme a tant souffert, si le terrible Standonck s'est borné à cette faible protestation, est-ce que Sir Thomas n'aurait pas dû trouver un moyen d'éviter la mort sans offenser sa conscience? Et plus loin :

La vieille reine, cette femme très pieuse, on la plaint, d'abord, d'être tombée d'une si haute dignité à un état où elle ne peut, à cause du divorce, vivre avec l'époux de toute sa vie, ni davantage, à cause de la sentence de Clément, en prendre un autre; ensuite et surtout de se voir cause, sûrement avec

un immense chagrin, que de tels hommes aient été tués.

Peu importe qu'Erasme se trompe sur le rôle joué par le divorce dans le refus de Sir Thomas. Ce qu'il faut lire dans ces lignes, c'est l'immense découragement de l'homme qui se dit : « Est-ce que cela valait la peine? Faut-il qu'une cause si insignifiante ait causé de tels désastres? »

Pour More, la cause n'était pas insignifiante; il y avait les principes, l'interdiction du pape, l'unité de l'Eglise éternelle garantie par l'obéissance de tous les fidèles. Cette chose vaut bien qu'on donne sa vie pour l'assurer. Et il n'aurait pas aimé non plus la malignité d'Erasme envoyant au pape une dernière flèche.

Dans sa prison, lorsqu'il a prié pour tous ceux qu'il aimait, il a dû prier pour le pauvre Erasme, chrétien comme lui, croyant peut-être aussi vaincu, mais à qui manqua toujours la grâce de la ferveur dont lui-même était comblé. De leur amitié, seules les heures heureuses ont dû repasser devant ses yeux naturellement aveugles pour les souvenirs pénibles. On voudrait penser aussi qu'Erasme, à qui le don de l'oubli fut refusé, revit en mourant un Thomas More parfaitement d'accord avec lui. Mais il ne faudrait pas confondre ces pieux souhaits avec la réalité. Refuser de voir les éléments de désaccord qu'il y eut entre eux de 1520 à 1535, les efforts

ERASME

qu'ils firent l'un et l'autre pour rétablir l'entente, la vanité finale de la tentative, c'est se résigner à perdre de précieuses lumières sur leur âme à tous deux.

IV. — LA POLITIQUE ET LA GUERRE DEVANT LA MORALE HUMANISTE

Pour Thomas More, le roi, c'est celui que Platon a décrit dans le *Politique*; l'homme doué d'une sagesse parfaite, capable de se placer tout à coup au delà des lois existantes, c'est-à-dire, dit More, d'en créer de nouvelles qui ne relèvent d'aucune tradition. La constitution utopienne ne doit rien à l'histoire : elle doit tout à la raison. En 1516, pendant que More écrit l'*Utopie*, Erasme prépare l'*Education du Prince chrétien*, simples conseils pour la formation d'un jeune homme qui doit se trouver un jour investi d'un pouvoir absolu. Le prince d'Erasme n'est nullement un Utopus qui transforme une presqu'île en île afin de pouvoir faire en vase clos une expérience plus parfaite; ce n'est pas un despote éclairé qui commande à la

nature et aux hommes, puis qui abdique au profit d'une démocratie lorsqu'il estime que son rôle est fini : c'est un quelconque fils de roi qu'il s'agit de préserver du laisser-aller, du despotisme, de tous ces vices de garçon gâté où l'on voyait Henry VIII glisser petit à petit. Erasme demande qu'on élève soigneusement l'enfant royal et qu'on écarte de lui les flatteries les plus grossières. Tout cela était parfaitement réalisable immédiatement dans n'importe quelle cour d'Europe occidentale. La pieuse reine Catherine, qui était intelligente et lettrée, dut souvent penser aux conseils de l'*Institutio Principis christiani* en dirigeant l'éducation de la princesse Marie, née précisément en 1516. Peut-être même Henry VIII a-t-il parcouru le volume : en plus d'un endroit il a dû se dire qu'il a déjà lu cela quelque part, chez Sénèque, chez Valère Maxime, que bien des prédicateurs ont tenu devant lui semblable langage, et que le sermon d'Erasme, à tout prendre, est d'une étonnante banalité. Les hardiesses d'Erasme se révèlent rarement à première lecture.

Regardons-y de plus près. Nous trouverons tout de suite des choses qui auraient pu inquiéter Henry VIII, et François I^{er}, et Charles de Castille, à qui le livre est dédié. Le prince n'existe que pour le peuple : *patriæ educandi qui patriæ nati sunt*. Le roi chrétien n'est pas un maître, mais un administrateur, un gardien; il se blesse lui-même chaque

fois qu'il lèse un de ses sujets. Son peuple est un troupeau que Dieu lui a confié. C'est la doctrine chrétienne du pouvoir royal qui a sa source dans le consentement du peuple. Elle rejoint, chez nos deux humanistes, la vieille image du roi-pasteur, « berger du peuple », dit Homère. Cette idée, qui fut développée par saint Thomas d'Aquin dans son *Regimen Principum*, est toujours présente à l'esprit de More, lequel, du reste, semble l'avoir prise chez saint Augustin, qu'il avait beaucoup lu, plutôt que dans la scolastique du XIII^e siècle, qu'il pratiquait fort peu. De cette doctrine, More tire toutes les conséquences : le prince existe pour ses sujets exclusivement ; il doit leur donner le seul régime qui puisse leur permettre de se développer harmonieusement, à savoir le communisme. Une fois supprimés les biens individuels, qui auraient éternisé dans le monde, avec l'inégalité des conditions et des fortunes, le règne de la cupidité et de la violence, le prince doit s'effacer et faire place aux chefs élus du peuple, seuls dépositaires du pouvoir suprême ; ils n'auront plus qu'à tenir son œuvre en vie.

Erasme, lui, ne songe pas un instant à demander une réforme de structure. Il s'accommode parfaitement de la monarchie héréditaire et ne cherche qu'à corriger l'éducation des princes héritiers. Tandis que More aborde le problème politique en partant d'un souci d'ordre social, Erasme aborde le

problème politique en partant d'un souci d'ordre moral : il exige que le prince soit chrétien, sente, juge, agisse en chrétien. Il n'exige que cela, mais tout cela. Et cela va l'amener à une position qui, en dernière analyse, sera bien plus révolutionnaire que celle de More lui-même.

Pour l'un comme pour l'autre — et, encore une fois, c'est une idée augustinienne — il n'y a qu'une morale, bonne pour les individus, bonne aussi pour les peuples : c'est la morale du Christ. More a écrit là-dessus une page indignée qui est inoubliable :

Aucune bonne foi n'intervient dans la signature des traités. Plus religieusement on a entortillé le texte dans des cérémonies, plus vite on le viole. Cette ruse, cette fourberie, si on les dépistait dans les contrats entre individus privés, les mêmes hommes, avec indignation, crieraient qu'elles sont sacrilèges et dignes du pilori, qui se vantent d'être intervenus pour les conseiller à leurs princes. C'est pourquoi la justice paraît n'être rien qu'une vertu humble et populaire, assise à bien des échelons au-dessous du faite royal. Ou bien encore elles sont deux. L'une convient aux petites gens; elle va à pied, elle rampe à terre, gênée par une quantité de chaînes. L'autre est une vertu de rois et, dans la mesure où elle est plus auguste que son humble sœur, elle est aussi bien plus libre : on ne l'oblige à rien de ce qui pourrait lui déplaire.

Voilà déboutée la raison d'Etat. Mais si l'on pose en principe qu'il n'y a qu'une morale pour les États et pour les individus, on rencontre une difficulté nodale que More n'a pas osé aborder de front, tandis qu'Erasme l'a osé.

Jésus interdit à l'homme de faire usage de la violence. Ce qui est condamnable de la part d'un individu l'est aussi de la part d'une communauté. Les Pères de l'Eglise, aux II^e et III^e siècles, ont condamné la guerre sous toutes ses formes. Mais saint Augustin, écrivant après la paix de l'Eglise, savait que le problème n'est pas simple, qu'interdire la guerre, toute guerre, c'est accepter la dissolution de l'Etat. C'est alors qu'il élabore la théorie qui est exposée au XIX^e livre de la *Cité de Dieu* : légitime est la guerre faite contre ceux qui troublent une paix fondée sur la justice, car le bien suprême, c'est la paix. La guerre ne peut se proposer d'autre but que de rétablir la paix, et elle ne peut être juste que du côté des pacifiques. C'est de cette doctrine que vivra l'Eglise jusqu'au XVII^e siècle, où Molina soutiendra qu'une guerre peut être juste de part et d'autre, ce qui aboutit à innocenter tous les belligérants, théorie qui eût indigné et saint Augustin et saint Thomas. More, lui, pose la question comme Augustin. Augustin ne veut pas qu'on puisse imputer aux chrétiens l'affaiblissement de l'Empire. More veut que le royaume d'Utopie

dure, puisque la justice sociale n'existe pas en dehors de là. C'est pourquoi il admet la guerre dans certains cas, lorsqu'il s'agit de se défendre ou de défendre des alliés injustement attaqués, ou encore de protéger des peuples amis victimes d'une tyrannie. Il n'a pas dû formuler ces réserves sans une certaine angoisse, car il savait très bien que, selon la formule d'Erasmus, *bellum a bello seritur*, toute guerre en engendre une autre. Mais il savait aussi qu'un Etat qui veut durer doit tenir pour légitime la défense de soi-même. C'est pourquoi il ne peut franchir le dernier pas ni arriver à l'absolue intransigeance d'Erasmus.

Car Erasmus rejette toute guerre, quelle qu'elle soit. Son fameux adage, *Dulce bellum inexpertis*, *La guerre est douce pour ceux qui ne l'ont pas faite*, inséré pour la première fois dans l'édition de 1515, n'est que le développement de sa lettre du 14 mars 1514 à Antoine de Berghes, lettre aussitôt célèbre, traduite en allemand et répandue sous ce titre long et détaillé à la mode du temps : *Herre Erasmus Rotterdamus Epistel zu Herr Antony von Bergen, Apt zu Sant Bertin, von den manigfaeltigen Schaedten des Kriegs und was Uebels, Nachteils und Unwesens usz den Kriegen erwechsz*. Lettre du seigneur Erasmus de Rotterdam au seigneur Antoine de Berghes, abbé de Saint-Bertin, montrant les multiples dommages de la guerre et tout ce qu'il

en résulte de maux, d'inconvénients et d'accidents monstrueux.

Je me suis souvent étonné, dit Erasme, je ne dis pas que des chrétiens, mais simplement des hommes, en arrivent à ce point de folie de mettre tant d'efforts, d'argent, de courage à s'assurer leur perte mutuelle... Toutes les bêtes ne se battent pas, mais seulement les fauves : elles ne se battent pas à l'intérieur d'une seule espèce; elles se battent avec leurs armes naturelles, et non, comme nous, avec des machines nées d'un art diabolique; elles ne se battent pas pour n'importe quoi, mais pour leurs petits et pour leur nourriture. La plupart de nos guerres naissent de l'ambition ou de la colère ou de la luxure ou d'une autre maladie de l'âme. Enfin, les animaux ne vont pas à leur mort par troupeaux compacts, comme nous. Nous qui portons le nom du Christ, lequel ne nous a jamais enseigné que la bonté et par son propre exemple; nous qui sommes les membres d'un seul corps, une seule chair; qui nous nourrissons du même esprit, des mêmes sacrements; qui sommes appelés à la même immortalité; qui aspirons à la communion suprême qui doit nous unir au Christ comme lui-même est uni au Père, peut-il y avoir au monde une chose d'un prix si grand qu'elle nous amène à faire la guerre? La guerre est si néfaste, si affreuse, que même avec l'excuse de la justice parfaite, elle ne peut être approuvée d'un homme de bien.

Rien n'est plus vain que la gloire militaire :
S'il s'agit de gloire, il est beaucoup plus glorieux de construire des villes que d'en démolir. C'est le peuple qui construit et entretient les villes : c'est la folie des princes qui les détruit.

On répand beaucoup de sang pour peu de chose.
Car il ne s'agit pas du salut du peuple, mais de savoir si c'est celui-ci ou celui-là qu'on appellera roi.

Et il termine par cette phrase désabusée :

Que penses-tu qu'éprouvent les Turcs, quand ils apprennent que les peuples chrétiens se déchirent en mêlées de folie, et cela pour simplement savoir qui portera le titre d'empereur? Les Français ont conquis l'Italie. Le seul résultat de ce carnage, c'est que là où gouvernait un autre, c'est maintenant un Français qui gouverne. Et le pays était plus prospère autrefois que maintenant... (1).

Tous ces thèmes sont déjà dans l'*Eloge de la Folie*, ils seront repris dans la *Querela Pacis*, dans les *Colloques*. La guerre est, pour Erasme, le mal à l'état pur; le soldat est un misérable dans les deux sens du mot, qu'Erasme accable d'un mépris atroce. Le soldat est un bravache, mais un lâche; il exhibe des blessures qu'il dit glorieuses; mais celles qu'il porte au visage lui viennent de rixes de tavernes ou

(1) Allen, t. I, n° 288.

encore du mal espagnol; les seules qu'il ait rapportées de la guerre ont été reçues dans le dos, alors qu'il s'enfuyait. Il est perdu de vices. Son âme est aussi pure, dit un personnage des *Colloques*, que le cloaque de la rue Maubert à Paris ou que les latrines publiques. On dira peut-être que, dans l'*Utopie* aussi, le soldat est mal traité, que More raille durement les Suisses, assez fous pour risquer leur vie à prix d'argent; qu'il met la ruse au-dessus du courage, parce que l'intelligence est le propre de l'homme et sa dignité, tandis que tous les animaux savent se servir de leur force physique. Mais la morale utopienne, si elle exclut tout patriotisme, toute préférence sentimentale, laisse place au civisme. More y glisse quelques souvenirs de Tacite : les Utopiennes, comme les Germaines, vont se battre avec leurs maris pour la défense du pays. La notion même de civisme est absente de l'œuvre d'Erasmus. Assurément les circonstances avaient travaillé pour que ce bâtard, élevé dans un couvent, boursier de tous les princes d'Europe, pensionnaire de toutes les tables, inapte à toute langue autre que le latin, fût un parfait déraciné. On ne voit même pas dans toute l'histoire du monde personne qui lui soit comparable. Mais, après tout, le traditionalisme romain a bien été formulé, défini, défendu, par des écrivains qui étaient des esclaves, des affranchis, des fils d'esclaves, des provinciaux, des

Espagnols, des Africains. Si Erasme détache audacieusement l'individu de toute subordination politique, voyons là un trait de son génie, et non le résultat d'un accident de naissance.

Il reste étonnant qu'il soit aussi peu influencé par la littérature grecque et surtout par la littérature latine, dont il s'est nourri. Platon fait des réserves sur le rang qu'il convient de donner au courage dans l'échelle des vertus, mais il ne met pas en question le devoir du citoyen et du soldat. Par le mépris qu'il marque à l'égard de la grandeur matérielle de la cité, il nous apparaît comme un audacieux individualiste, dans un monde où la subordination de l'homme à la cité était un postulat de toute morale. Le bien, c'est de se sacrifier à la sûreté, à la grandeur, au prestige de l'Etat. Ces mots, *le prestige de l'Etat*, sont absolument dénués de sens pour Erasme. A ses yeux, toutes les guerres entre chrétiens sont des guerres fratricides. Il dit d'elles ce que Platon disait des guerres entre cités grecques, qu'elles sont des guerres civiles (*seditiones*), et il les condamne dans leur principe même. Tout au plus admet-il les expéditions de défense contre les infidèles, à condition toutefois qu'on ne compte pas sur les armes pour obtenir des conversions. En dehors de ce seul cas, il pense, comme les Pères du II^e et du III^e siècle et encore saint Ambroise, que toute guerre est un crime, que les

deux belligérants commettent la même injustice et que tout soldat est un meurtrier, coupable d'assassinat devant Dieu. Si bien que nous arrivons à cette conclusion paradoxale : Thomas More aborde le problème de l'Etat en humaniste chrétien; il accorde à la force une place réduite, mais bien délimitée. Erasme aborde le problème après avoir tout oublié des leçons de civisme des deux antiquités, mais tout imbu de l'enseignement de la primitive Eglise. Le prince qu'il imagine devra s'interdire tout recours à la force.

Nous avons de bonnes raisons de croire que More a évité de mettre l'*Utopie* sous les yeux de Henry VIII. Au contraire, Erasme a offert au futur Charles-Quint un exemplaire somptueusement relié de l'*Institutio Principis christiani*. Le prince de Castille a peut-être lu quelques lignes de l'ouvrage. Il l'aura trouvé inoffensif. On ne peut attendre de lui qu'il ait compris que ce petit livre poli, déférent, flatteur, définissait sa totale dépossession.

S'il l'avait examiné avec attention, voici ce qu'il y aurait trouvé au chapitre « de la guerre » :

Le prince ne doit jamais être plus prudent, plus circonspect que lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre. Car les autres choses engendrent bien des maux, celle-ci tel mal, telle autre tel autre, mais la guerre cause d'un seul coup le naufrage de tout ce qui est bon et fait déborder la mer de tous les maux réunis.

Ensuite, aucune calamité n'est plus tenace. De la guerre naît la guerre; d'une guerre sans gravité naît une guerre importante; d'une guerre simple naît une guerre double; d'une guerre enfantine naît une guerre sérieuse et sanglante. Une guerre née ailleurs se propage comme une peste et dans les environs et même au loin...

... Un bon prince n'accepte jamais aucune guerre, excepté quand, après avoir tout tenté, il ne peut l'éviter par aucun moyen. Si nous étions dans ces dispositions-là, il n'y aurait pour ainsi dire jamais de guerre nulle part. Enfin, si cette peste ne peut vraiment être évitée, que le prince s'attache, du moins, à la faire avec un minimum d'inconvénients pour les siens, en versant le moins possible du sang chrétien et qu'il la termine le plus vite possible...

(Est-il nécessaire de faire remarquer que commencer une guerre dans ces dispositions d'esprit équivaut à accepter d'avance une défaite?)

... Que le Prince vraiment chrétien réfléchisse à la différence qu'il y a entre l'homme, être né pour la paix et l'amour, et les bêtes sauvages nées pour la rapine et la guerre...

... Ensuite quelle différence il y a entre l'homme et l'homme chrétien. Après cela, qu'il examine combien désirable, combien ennoblissante, combien salutaire est la paix et, par contraste, combien néfaste et dégradante est la guerre, quel troupeau

To the King with noble grace, in Christ, here cometh

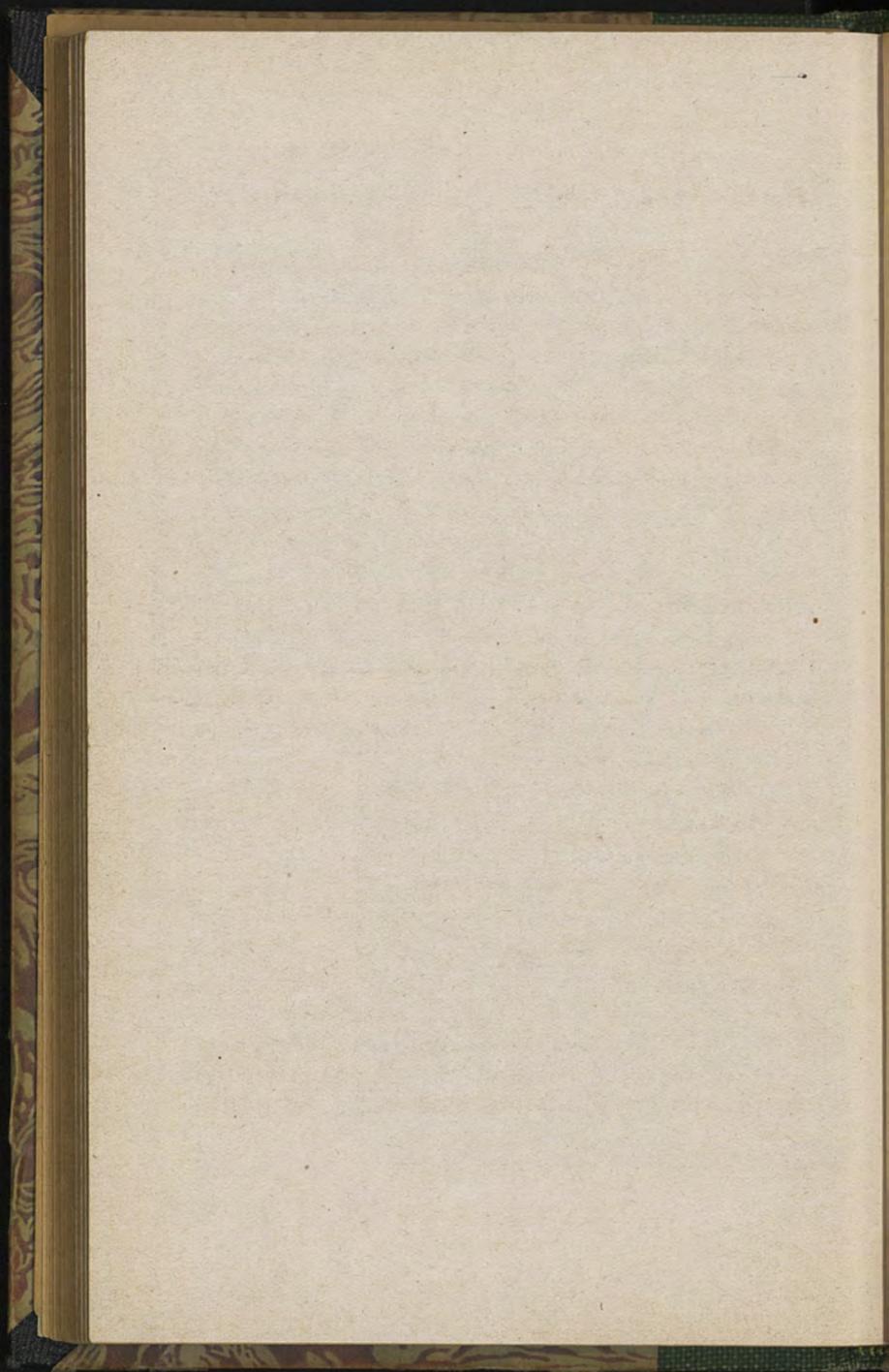
For my lorde yo' highnes to call to yo' graciously remembredness that at
 this tyme as of that great wyslye zome & flos of your chresten
 churche, whiche so far above my mynde of qualitee able & more than
 yo' highnes had of yo' incomparable goodnes honored & exalted me
 ye were so good & gracious to me as at my poore humble suit
 to aspyre & defenden me, orderyng me howe wylly yo' gracious
 harte to bestow the redolde of my life in myn age unto to come, about
 this goodyn for my soule in the petyce of god, & to be yo' gracys
 besymer & pray for you,

yo' moste humble & moste feyde
 faithfull subget & bedeman

Tho. More. Sr.

Facsimilé de l'écriture de Thomas More
(cf. p. 133 ss.).

BU



de malheurs elle traîne après elle, même si elle est tout à fait juste, à supposer qu'on ait le droit jamais d'appeler une guerre juste...

Platon dit qu'il y a révolte et non guerre, chaque fois que des Grecs se battent contre des Grecs. Lorsque cela arrivait, il recommandait d'user de modération. Quel nom faut-il donner à l'acte de chrétiens qui se déchirent entre eux, alors que tant de liens les unissent, qui font durer le massacre pendant des années, pour on ne sait quelle raison, pour une animosité personnelle, pour une sotte ambition de jeunes gens?

Ce chapitre est repris, presque mot pour mot, par Rabelais, dans le chapitre de *Gargantua* où Grandgousier traite humainement Toucquedillon prisonnier. C'est le point de vue des humanistes chrétiens, opposés à la vieille morale chevaleresque qui se venge et « lave l'offense dans le sang ».

Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les royaumes, dit Grandgousier à Toucquedillon, général de Picrochole qui vient d'envahir ses terres pour une raison puérole, avec dommage de son prochain frère chrétien. Cette imitation des anciens Hercule, Alexandre, Hannibal, Scipion, César, et autres tels, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir, et administrer chacun ses pays et ses terres, non hostilement envahir les autres; et ce que les Sarrazins

et barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous appelons briganderies et méchancetés. Mieux eût-il fait (Picrochole qui veut jouer au conquérant) soi contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant; car par bien la gouverner l'eût augmentée, par me piller sera détruit. Allez-vous-en, au nom de Dieu; suivez bonne entreprise; remontez à votre roi les erreurs que connaîtrez, et jamais ne le conseillez ayant égard à votre profit particulier : car avec le commun est aussi le propre perdu. Quant est de votre rançon, je vous la donne entièrement, et veux que vous soient rendues armes et cheval. Ainsi faut-il faire entre voisins et anciens amis, vu que cette notre différence n'est point guerre proprement comme Platon lib. V, de Rep., voulait être non guerre nommée ains sédition, quand les Grecs mouvaient armes les uns contre les aultres, ce que, si par male fortune advenoit, il commande qu'on use de toute modestie...

... Dieu sera juste estimateur de notre différent (la guerre entre Grandgousier et Picrochole), lequel je supplie plus tôt par mort me tollir de cette vie et mes biens dépérir devant mes yeux, que par moi ni les miens en rien soit offensé.

Comme Rabelais, Erasme en appelle à Dieu de la justice d'une cause.

Certains princes viennent soutenir : il y a des

guerres justes et j'ai le droit pour moi en entreprenant celle-ci. La question de savoir si une guerre peut être juste; laissons-la de côté : qui n'est pas convaincu d'avoir le droit pour soi? Parmi de si grands changements qui bouleversent les choses humaines, parmi tant de pactes et de traités signés, puis déchirés, tout le monde peut trouver une raison, si une raison suffit pour mettre la guerre en train. Mais on allègue : les lois pontificales ne condamnent pas toute guerre; Augustin en approuve quelques-unes; saint Bernard loue certains soldats. A vrai dire, le Christ, Pierre et Paul enseignent partout exactement le contraire. Pourquoi leur autorité est-elle moins forte auprès de nous que celle d'Augustin ou de Bernard? Augustin a trouvé l'un ou l'autre cas où il ne condamne pas la guerre : mais toute la philosophie du Christ la condamne. Les apôtres la réprouvent partout, et ces saints docteurs, qu'on veut qui aient admis la guerre dans tel ou tel cas, dans combien de passages ne l'ont-ils pas condamnée et maudite? Pourquoi aller chercher au détour d'un passage de quoi autoriser nos vices?

La guerre est une synthèse des péchés capitaux :

En matière de guerres, au point où en sont les choses humaines, je crois qu'on ne pourrait pas en nommer une seule qui soit juste, c'est-à-dire qui n'ait pour origine ni l'ambition, ni la colère, ni la brutalité, ni la luxure, ni l'avidité.

Quelle illusion que de croire qu'une paix durable puisse être acquise par une victoire qui, chez le vaincu, n'engendre que la rancune, c'est-à-dire le désir de la revanche?

Nous voyons les guerres naître des guerres, les guerres se succéder, et il n'y a ni mesure ni terme à cette dévastation. Qu'est-ce que la guerre engendre? La guerre.

Même la croisade est une illusion :

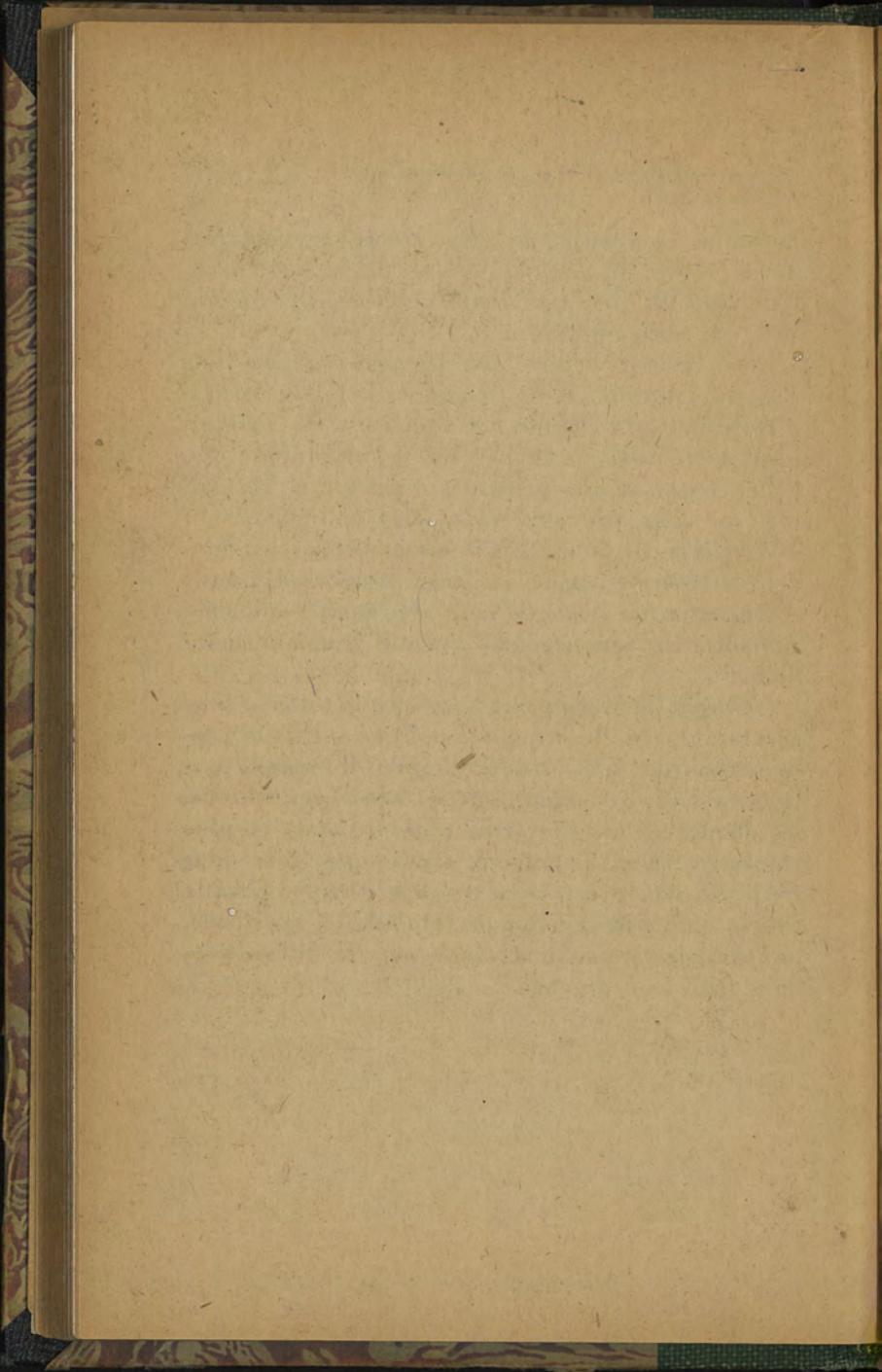
S'il s'agit de la propagation de la foi, elle se fera mieux et plus noblement par la patience des martyrs que par le nombre des soldats. Au point où les choses en sont actuellement, il y a des chances pour que nous dégénérons et devenions semblables aux Turcs, mais non pour qu'eux deviennent chrétiens.

Quelques empereurs romains ont vu qu'avec les principes chrétiens la grandeur de l'Empire était en péril, qu'on avait peu de chance de trouver des citoyens dociles dans des hommes qui se reconnaissent pécheurs devant Dieu seul. Erasme n'a pas le ton d'un Tertullien, mais il est tout aussi intransigeant. Il se refuse à voir dans un citoyen autre chose qu'une conscience individuelle. Jamais, lorsqu'il accable ces pauvres soldats dévorés de vices et de vérole, il ne les excuse en disant qu'ils ont tué par ordre. Pour lui ce n'est pas une excuse. Dieu ne permet pas à un groupe ce qu'il interdit à une

personne. Le prestige de l'Etat, comme la recherche de soi, relève de l'orgueil, qui est un péché capital. L'homme est délié de toute obéissance envers le chef qui commande le mal.

Cela revient à dire que le prince formé par Erasme, s'interdisant tout recours à la force, accepte d'avance et en principe l'éventualité d'un renoncement à la puissance royale; ou, si l'on préfère, que l'Etat conforme aux principes d'Erasme ne ressemble en rien, ni aux royaumes belliqueux du XVI^e siècle, ni même aux Etats modernes qui fondent leur sûreté sur des armées nationales. Il aurait comme charte l'Evangile seul, avec tout ce que cela comporte de renoncement à toute grandeur mondaine.

L'*Utopie* de More passe pour être le texte le plus révolutionnaire de la pensée politique dans le premier tiers du XVI^e siècle. L'œuvre d'Erasme contient, soit explicitement, soit à l'état d'implications, les éléments d'une réforme plus profonde et plus radicale encore. Seulement, tandis que More nous livre un plan précis dont on peut discuter chaque article, Erasme, avec une implacable insistance, nous impose le problème dans toute sa difficulté et dans toute son urgence.



V. — GAITE D'ERASME.

Les contemporains ne nous parlent pas de sa gaîté. C'est lui qui nous parle de celle de son ami, Thomas More, qui était de bon aloi, car elle a résisté à quinze mois de cachot, à la menace de la mort et au voisinage de l'échafaud. Mais on ne loue si chaleureusement la gaîté que si l'on est gai soi-même.

Voyez ces deux écritures. Les deux textes sont contemporains. L'autographe d'Erasmus est du 11 avril 1534 (l'auteur a environ 68 ans); celui de More est du 5 mars 1534, quelques semaines avant son emprisonnement (il a 56 ans). L'écriture de More est pleine de ces traits où les graphologues reconnaissent une extrême sociabilité (par exemple les boucles superflues qui commencent et terminent les mots) et beaucoup de fantaisie : ce sont bien là, en effet, les éléments de l'humour. Les grandes lettres dépassent peu les autres : signe de modestie;

le *M* majuscule de la signature est une simple minuscule à peine agrandie; mais il y a une sorte d'audace heureuse, joyeuse, dans les boucles qui terminent les *h*, les *y*, dans le trait fier et harmonieux qui amorce le *T* de *Thomas*.

Ce qui frappe dans l'écriture d'Erasmus, c'est d'abord sa prodigieuse jeunesse : est-il possible que ce trait fin et léger, ces accents hauts placés, d'une façon aérienne (voyez le mot grec de la seconde ligne), ces *x* typographiques aient été tracés par la main d'un homme torturé par la goutte et la pierre? Un seul signe de fatigue, mais qui trahit en même temps bien de la coquetterie, c'est le *v* qui « traîne » sur la ligne avant de se relever.

On est étonné par tant d'harmonie. C'est une écriture d'artiste : voyez l'extrême simplicité des traits, les majuscules typographiques (*C*, *S*, *A*, *D*). Est-il possible que l'homme qui écrit ainsi paraisse presque insensible aux œuvres d'art, au point qu'il a pu passer des mois à Rome sans rien dire de ce qu'il y a vu? Jamais on ne nous fera croire qu'on puisse ainsi écrire sans avoir un goût raffiné. Et alors on se souvient qu'Erasmus a consenti à se faire peindre par trois artistes : par Quentin Metsys, par Holbein, par Dürer. Il savait choisir.

Il savait dessiner aussi. Voyez l'amusante caricature qu'il a faite de lui-même. Il a vu, avec une justesse parfaite, son long nez, sa bouche ren-

trée (1), son petit œil malin. Et il en a ri, comme il riait de tout.

Intelligence claire, critique, ironique (voyez les pointes un peu trop aiguës qui terminent les *x*). Peu de fantaisie, bien moins que dans l'écriture de Thomas More, mais un grand, un puissant élan intellectuel : voyez l'admirable *E* qui ouvre la signature; chaque détail en est inventé, hardi, audacieux; le trait marque de la coquetterie, de la conscience de soi. L'homme qui signe ainsi sait ce qu'il vaut, mais il se juge d'un regard aussi net que celui dont il juge le reste du monde.

Écriture gaie. Gaîté supérieure de l'intelligence qui jouit de son propre jeu, de l'esprit critique qui applique sa fine pointe à toutes choses, de la lucidité parfaitement exercée qui sait distinguer les vraies valeurs.

* * *

Ce n'est pas sans émotion que l'on cherche à définir la gaîté d'Erasmus en s'aidant d'une lettre de sa triste vieillesse. Il est malade, fatigué, désabusé, mais sa main toujours habile trace les

(1) On croirait une bouche sans dents; mais un moulage du crâne d'Erasmus est conservé au musée historique de Bâle et l'on y voit une denture admirable, restée intacte chez un homme de soixante-dix ans.

mêmes signes dont elle écrivit l'*Eloge de la Folie* et elle laisse paraître une alacrité qui, depuis quinze ans, n'a plus eu beaucoup d'occasions de s'exercer.

Il y eut un moment dans le XVI^e siècle où les humanistes se sentirent heureux, grisés par le vin des idées nouvelles, enivrés par la pensée du monde nouveau qui s'ouvrait devant eux. C'est la courte et admirable période qui va de 1505 à 1520. Pendant ces années merveilleuses, Erasme écrit l'*Eloge de la Folie*, More écrit l'*Utopie*. Ils partent en guerre contre l'ignorance, les préjugés, la violence, la saleté. Ils entrevoient un univers où régnera la sagesse, la paix, le désintéressement, la piété. L'*Eloge* est une œuvre si pétillante de gaité qu'on la prendrait volontiers pour un travail d'adolescence : Erasme avait plus de quarante ans lorsqu'il l'écrivit. Il en avait plus de cinquante lorsqu'il écrivait en 1519, à Ulrich de Hutten, la lettre vive et tendre où il loue la charmante gaité de Thomas More.

A ce moment leur jeunesse à tous deux était près de finir, mais ils ne le savaient pas, car elle n'était pas liée à l'état de leur foie ou de leurs artères. Elle dépendait uniquement de leurs espérances, et c'est la rupture protestante qui vint brusquement les avertir de la fragilité de ces espérances. En affichant les thèses à Wittenberg, Luther, sans s'en douter, faisait s'écrouler tout le rêve d'Erasme d'une

catholicité restaurée grâce aux études et plus une que jamais.

C'est pourquoi il est difficile de regarder sans émotion le beau portrait de Quentin Metsys. Il a été fait en 1517 et envoyé en cadeau à More. Erasme y a vraiment le visage, le regard d'un lecteur d'*Utopie*. Les yeux cherchent, un peu au-dessus de l'horizon, une image heureuse à laquelle la bouche va sourire, que la belle main fine et ferme s'apprête à noter avec confiance. Est-il possible que le modèle soit déjà un homme de cinquante ans? Est-il possible qu'il n'y ait que neuf ans entre ce tableau et le terrible portrait de Dürer, qui représente un vieillard souffrant et contracté?

Et cependant, même alors, la gaîté d'Erasme est-elle morte? De 1518 à 1528, il publie, en les enrichissant à chaque réédition, les *Colloques*, la plus étonnante peinture des gens et du monde de son temps. On a souvent exagéré le mordant des *Colloques*. C'est les méconnaître. Ils sont pleins d'émotion, d'humour, de bonhomie, de piété.

Et ici, le dernier mot est dit par Dürer lui-même, dans son langage qui vaut mieux que le nôtre. Lorsque, en 1526, il grava ce portrait d'Erasme dont je parlais plus haut, il mit à côté de l'humaniste, comme Metsys, comme Holbein, des livres, une écritoire, un pupitre. Mais, derrière le pupitre, il a posé une petite cruche remplie de fleurs. Ces

ERASME

fleurs, ce sont des fleurs de printemps, des muguet, des violettes sauvages. Elles sont là comme le symbole d'une jeunesse éternelle, de ce printemps de la Renaissance qui, alors que personne ne l'espérait plus, devait glorieusement refleurir, juste dix ans après, juste comme Erasme venait de mourir, dans *Gargantua* et dans le premier livre de *Pantagruel*.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction	7
I. Esquisse d'une biographie	11
II. Histoire d'un Livre. — Les Colloques	25
III. Erasme et Thomas More. — Histoire d'une Amitié	75
IV. La politique et la guerre devant la morale humaniste	115
V. Gaîté d'Erasme	133

« SOBELI », S. A., 23-25, rue du Boulet, Bruxelles - Tél. 11.76.25 :
l'Administrateur-Directeur E.-J. Havet, 19, av. Jupiter, Forest-Bruxelles



